28e ANNÉE — T. XLIII *Supplément au* nº 1008 **31 décembre 1946**



LA DOCUMENTATION CATHOLIQUE

PARAIT TOUS LES QUINZE JOURS

MAISON DE LA BONNE PRESSE
5, rue Bayard, Paris-8e

Prix de ce numéro : **20 francs**
Chèques postaux : Paris Compte nº 1668

TABLES ANALYTIQUE ET ONOMASTIQUE
(Janvier-Décembre 1946)
Tome XLIII

Ces tables contiennent l'analyse des numéros 955 à 980 (6 janvier-22 décembre 1946)

Les présentes tables comprennent :

A) Une **TABLE ANALYTIQUE des Matières et des Auteurs,** dont tous les mots-vocables sont imprimés en majuscules grasses.

B) Une **TABLE ONOMASTIQUE** formée de trois nomenclatures :

a) Ouvrages dont la D.C. a fait ou reproduit un compte-rendu ; mots-vocables imprimés en romain et précédés de deux astérisques (**).

b) Auteurs (MAJUSCULES) dont la D.C. a publié une recension bibliographique : mots-vocables précédés de deux astérisques (**).

c) Périodiques ou ouvrages dont la D.C. a reproduit articles ou extraits caractéristiques : mots-vocables imprimés en romain et précédés d'un seul astérisque (*).

A

B

C

F

I

J

K

L

M

N

O

P

Q

R

S

Table chronologique des lois et arrêts rapportés dans le Tome XLIII

Table chronologique des Actes du Saint-Siège

(1) Date de l'Osservatore Romano.

ERRATA ET OMISSIONS
au Tome XLIII de la "Documentation Catholique"

Les mots et dates composés en *Italique* sont à remplacer par les mots et dates composés en caractères **gras**.

Col. 152 : 2e ligne. Date de prorogation de l'Indult. Au lieu de 19 *novembre* 1941, lire : 19 **décembre** 1941.

Col. 158 : Au dimanche 20. 1. 46, Etranger. Au lieu de 23. 12. *15*, lire : 23. 12. **45** comme date de l'Encyclique *Orientales Omnes*.

Col. 311 : 2e paragraphe, 2e ligne. Au lieu de 13. 12. *46*, lire : 13. 12. **45** comme date de commémoration du IVe centenaire du Concile de Trente.

Col. 221 : Omission. Les événements et informations sont de **février 1946.**

Col. 242 : Au lieu de Mgr Joseph *Lamy*, lire : Mgr Joseph **Lefebvre** comme auteur de la lettre sur l'éducation chrétienne.

Col. 288 : Dans « Ce numéro contient », à la 15e ligne, au lieu de Mgr *Lamy*, lire : Mgr **Lefebvre.**

Col. 421 : Omission. Le discours de S. S. Pie XII aux journalistes américains est du **27 avril 1946.**

Col. 480 : 2e ligne. Au lieu de voir *D. C.*, t. XLIII, col. *000*, lire : Voir *D. C.*, t. XLIII, col. **399.**

Col. 569 : La défense des femmes, 1re ligne. Au lieu de *XXVI* Congrès, lire : **XXXVI**e Congrès.

Col. 683 : Bibliographie, 2e ligne. Au lieu de Jacques-Jean *Ribac*, lire : Jacques-Jean **Ribas.**

Col. 909 : Date du radiomessage *Con sempre*. Au lieu de 24. *1*. 42, lire : 24. **12**. 42,

Col. 1055 : Au jeudi 18. 7. 46, 2e ligne. Au lieu de 75e *centenaire*, lire : 75e **anniversaire** de l'apparition de Pontmain.

Col. 1078 : A la 19e ligne. Au lieu de Mgr *Daguzen*, lire : Mgr **Daguzan.**

Col. 1211 : Date du discours de S. S. Pie XII aux travailleurs. Au lieu de 29. 9. *45*, lire : 29. 9. **46.**

Col. 1311 : Omission. Au samedi 21. 9. 46, 3e ligne. Compléter Voir D. C., par : **t. XLIII, col. 1324** (élection du **R. P. Suarez**).

Col. 1376 : Omission. Dans le cadre de « Ce numéro contient », compléter par : **24 Nov. 1946 N° 978. — Nouvelle série : N° 66**

Col. 1404 : Bibliographie, 2e vol., 3e ligne. Au lieu de Odette *Philippon*, lire : Odette **Philippon.**

Imprimerie « Maison de la Bonne Presse », 5, rue Bayard, Paris-8e. *Le directeur :* R. BERTEAUX.

VIENT DE PARAITRE

L'ANNUAIRE PONTIFICAL CATHOLIQUE 1948

L'ÉGLISE EST UN FAIT.
Croyants et incroyants sont obligés d'en tenir compte.
L'ANNUAIRE PONTIFICAL CATHOLIQUE fournit tous les renseignements sur son organisation, sa hiérarchie, ses corps constitués ; il donne des statistiques, des biographies sur tous les cardinaux, tous les évêques, tous les prélats, les adresses utiles.
Mine de renseignements indispensables à ceux qui, par leur profession, sont appelés à s'occuper des questions religieuses.

Le WHO'S WHO, LE GOTHA de l'Eglise catholique.

Un volume in-16 à deux colonnes, couverture en couleurs, 774 p.
Prix : 800 francs. **Port recommandé : 40 francs.**

UN OUVRAGE INDISPENSABLE A L'ÉTUDE DE LA GUERRE

EPHEMERIDES DE QUATRE ANNEES TRAGIQUES

PAR PIERRE LIMAGNE
Rédacteur à « La Croix »

Pour donner, de la guerre, une documentation complète, les événements du 14 Juillet 1944 à la fin des hostilités ont été réunis par Joseph HUGUEN dans un quatrième tome qui sera mis en vente en Mars. **Son prix sera de 225 frs.** pour les personnes ayant déjà souscrit aux 3 premiers tomes.

LES QUATRE VOLUMES

I — de Bordeaux à Bir-Hakeim.
II — de Stalingrad à Messine.
III — les assauts contre la forteresse Europe.
IV — du 14 Juillet 1944 à l'arrêt des hostilités.

plus de 2.500 pages. Prix : **2.200** frs. franco



Livre fondamental pour tous les historiens qui retrouveront dans l'atmosphère de ces jours d'épreuve le témoignage d'une indéfectible confiance dans l'avenir de notre pays.

Une œuvre de valeur à laquelle vous aurez à vous référer constamment et dont l'intérêt augmentera encore avec le temps.

Mieux qu'un souvenir, un document.



BONNE PRESSE, 5, rue Bayard, Paris-8e. C. C. P. 1668

du xvie siècle où était né Auguste Comte et qui avait été la résidence des intendants du Languedoc.

« Léonard de Vinci » et « M. Teste ».

Oser se considérer sous le nom de Léonard de Vinci, se supposer des problèmes presque semblables aux siens, se savoir une rigueur aussi obstinée, une âme aussi reconnaissante au corps, se mirer en cet ample esprit, loin des ivresses métaphysiques, tout cela, même chez un débutant qui, par ses curiosités, se croyait assez rapproché d'un homme de la Renaissance, eût pu paraître une anticipation téméraire. Tenir pour méprisables les opinions et les conventions courantes, ranger la littérature et la philosophie parmi les choses douteuses, placer chacun devant les balivernes dont il se satisfait, préserver son âme de toute inquiétude, toute espérance, cela eût pu faire de M. Teste un personnage sec, nous invitant sarcastiquement à convenir que la vue clairvoyante des jours engendre un ennui opaque ou que ce qui résiste aux jugements sans connivence est bien loin de pouvoir « parfumer toute une vie ».

Mais, dans les quelques pages des deux minces plaquettes, brillait une intelligence éblouissante, s'exerçaient une mesure précise des aptitudes de l'esprit et une sûreté fière, éclatait enfin, jusqu'à savoir poétiser voluptueusement les abstractions, le don miraculeux d'associer l'analyse et l'harmonie. Les connaisseurs ne doutèrent pas qu'un maître s'imposait, en cet essayiste succinct, et déjà, d'ailleurs, de nouveau détourné.

Méfiance et purification.

Le succès, en effet, ne pouvait ramener aussitôt l'auteur à la littérature. Il était allé si loin dans le culte du moi cérébral et les secrets vertigineux de la finesse qu'il appelait alors salut de son âme la sauvegarde de sa liberté de pensée ; mais quelque place royale qu'il eût faite, dans cette âme, à l'orgueil, personne ne se voulait moins désireux que lui de convaincre ou de décréter. L'approbation, loin de le flatter, lui rendait brusquement moins certaine ou moins agréable sa propre position. Chercher à plaire aux autres lui semblait vanité ; il n'aimait que la mâle ambition de se contenter et ne cessait, avec son acuité scrutatrice, de juger passerelles fragiles ou éphémères bien des idées, d'attendre du concret l'essentiel et d'estimer le monde plus inventif que quiconque.

De Mallarmé, il avait appris la nécessité de se méfier des mots, de s'en instruire longuement, de les rénover, d'en préparer les sortilèges et il a comparé ces soins méticuleux du langage, pour l'écrivain digne de ce nom, aux précautions d'extrême pureté que le chirurgien doit obtenir de ses mains, de ses instruments, du champ opératoire. La conscience aiguë et assidue de ses possibilités l'emportait en nécessité sur le désir et le projet de quelques œuvres. Quant à son idolâtrie du haut de l'homme, elle était assez exclusive pour qu'il préparât déjà cette franche définition, dont Gœthe ne lui fut un jour que l'occasion : « Le voluptueux, suprêmement libre, semble ne séduire et n'abandonner que pour extraire de la diversité des expériences de la tendresse l'essence unique qui enivre l'intellect. »

Paul Valéry et Maurice Barrès.

Les deux courts chefs-d'œuvre paraissaient peu d'années après *Un homme libre*, de Maurice Barrès. A l'égotisme émotif de ce dernier, qu'on disait aussi préraphaélite, s'opposait l'égotisme intellectuel de M. Teste. Aux négations déchirantes de l'un, les négations chagrines de l'autre. Bien que Barrès ait dit un jour n'aimer que les poètes et les mathématiciens et écrit aussi que la musique des plus beaux vers est une magie qui se passe de clarté, les deux auteurs, de précocité comparable, étaient tout naturellement disposés à s'éloigner assez vite l'un de l'autre. Cela ne peut interdire de rappeler aujourd'hui le retentissement du livre du jeune Lorrain et de renvoyer à ses pages influentes ceux que cette courte chronologie pourrait intéresser. Qu'après avoir relu les lignes symbolistes qui terminent l'avant-propos, ils s'arrêtent, en particulier, au colloque avec l'ombre de Sainte-Beuve, et se demandent par qui la fameuse apostrophe : « Tu ne seras désormais que le plus intelligent des hommes », semble, à distance, avoir été relevée comme un défi !

Dans la seconde préface écrite pour *Un homme libre*, Barrès s'est plu à souligner qu'à ses débuts des hommes de la grande espèce vivaient encore et qu'il lui arrivait parfois de croiser, au Quartier latin, Taine, Renan et Leconte de Lisle. Dix ans plus tard, Paul Valéry, au même carrefour de la ville, regardait passer qui vous savez.

Barrès se souvenait surtout du jour où, causant dans la bibliothèque du Sénat avec Leconte de Lisle et Anatole France, ils avaient été rejoints par un petit vieillard vigoureux : Victor Hugo ! L'histoire a-t-elle retenu, comme l'espérait, sans ingénuité, le plus jeune des interlocuteurs, « ce groupe de quatre âges littéraires » ?

Même si Paul Valéry en fût resté à son renoncement de 1895, il se trouvait avoir créé, avec M. Teste, un immortel personnage et offert, aux anthologistes futurs, deux œuvres pleines d'une précieuse substance et d'un art rarement égalé : l'une paraissant renseigner sur son esthétique et l'autre sur son éthique.

Vingt ans de maturation dans le dépouillement

Le silence qui suivit a duré près de vingt ans. Ce délai, qui constitue peut-être le véritable vie du poète, a beaucoup intrigué biographes, critiques et admirateurs. Les raisons du silence semblant avoir été d'ordre intellectuel, rien ne les a corsées de mystère ou de romanesque. Pendant un tiers du temps de sa vie, votre confrère, dans un enivrement de réclusion et de réflexion, s'est comporté avec la littérature, comme il le faisait impercepti-

blement avec les êtres, protégeant ce qu'il estimait son essence et ne livrant, à la façon de son maître, que ce qu'il croyait « inutile à son grand dessein ». Aussi souriant et peu distant qu'il se montrât avec tous, chaque rencontre lui rappelait son écart, l'engageait à l'élargir encore et à se retirer de plus en plus en soi.

La lecture elle-même lui était devenue presque insupportable et il donna à quelques intimes, dans un second geste à la Descartes, les livres qu'il avait aimés.

Trop d'auteurs lui paraissaient alors occupés à peindre de l'homme ce qu'il trouvait personnellement dérisoire ou fastidieux. Il ne désespérait pas de continuer à préférer les idées aux confidences et au trop humain le surhumain. Travailler sans but, sans hâte, sans public, tenait à son scrupule de liberté et d'authenticité.

Pour mieux surprendre les précautions d'un esprit aussi perçant et surveillé, on ne doit sans doute pas oublier l'amusante et inquiétante manière dont Paul Valéry a parlé de l'affabilité notoire de Mallarmé. Pour lui, la grâce, la patience, la courtoisie légendaire de son maître devaient indiquer que celui-ci avait aboli, « guillotiné » mentalement « bien des êtres ». Cette rare civilité et ses prévenances universelles lui paraissaient constituer, autour du poète, une « sphère de garde impénétrable où la merveille de son orgueil demeurait parfaitement sienne, intacte, trésor de l'intimité de cet homme avec sa propre étrangeté ». Ces quelques lignes ne sont-elles pas un exemple instructif de ce que Paul Valéry estimait l'astuce de retrouver une pensée de grand homme, refaite obligatoirement à l'image de celle du chercheur ?

Si l'on ne se laisse pas abuser par l'imagerie, ces vingt années de son repliement et d'une ardente maturation sont d'une tout autre allure que la démission hargneuse d'un poète qui s'en fut, après frasques et chefs-d'œuvre, vendre des épices, de l'ivoire, des armes de contrebande et, lyrisme déchu, peser du musc et de la poudre d'or.

Paul Valéry essaya bien de quelques besognes ; mais à peine le croyait-on en une compagnie anglaise, en une agence d'information, ou dans quelque ministère, à l'étage de l'artillerie, qu'il en disparaissait. Il faillit être, par une intervention affectueuse de Heredia, secrétaire de Brunetière. Sa présence d'esprit, de beaucoup d'esprit, lui interdisant d'être toujours d'accord avec soi-même, il se vit pendant quelque temps assez détourné de la poésie pour qu'un homme politique eût pu, à cette époque, le décider et lui faire faire carrière. Jamais distraction de ministre ne nous fut sans doute aussi profitable.

En revanche, Valéry ne se sentait pas prêt à substituer un écrivain de métier au savant, à l'expérimentateur silencieux des valeurs intellectuelles et du mécanisme cérébral qu'en premier lieu il tenait à rester.

Les premières heures du matin lui étaient de plus en plus favorables. Elles le ramenaient invariablement à sa tâche, affinaient encore son étonnante pénétration, permettaient enfin ce que l'ancien fonctionnaire volage du ministère de la Guerre appelait ses grandes manœuvres mentales. Une journée privée d'elles le malmenait jusqu'au soir. Il emplissait les aubes et deux silences parisiens de méditations très approfondies sur l'attention, la construction, sur le choix, à la fois médité et voluptueux, des mots et des timbres, sur l'alliance délicate de l'analyse et de la musique, enfin sur les moyens d'extraire de la langue usuelle, éraillée par toutes ses aventures, une voix d'exquisité radieuse.

La musique proprement dite était d'ailleurs fort à la mode chez les symbolistes. Beaucoup se montraient wagnériens jusqu'à l'ostentation et plusieurs d'entre eux ont décrit l'âme fanatique et l'intelligence exaltée qu'ils se découvraient à la fin des concerts. Paul Valéry, qui accusait volontiers les romantiques d'impulsivité, d'embarras, de simulation, n'allait pas jusqu'aux fièvres avantageuses de ses compagnons. Quelques mises au point d'artiste apollinien et antidionysiaque lui étaient plus familières. « J'aime la musique un peu plus que je ne l'estime et je l'estime un peu plus que je ne la connais. » Mais lorsqu'il voulait qu'en poésie la musique des syllabes demeurât continue, qu'il n'y eût jamais rupture de ton, il comparait au scandale des tousseurs ou des bavards pendant une exécution d'orchestre, la présence malencontreuse de prose dans les vers.

Il donna tous les matins de bien des années à de patientes abstractions que le diamant de sa pensée et leur beauté verbale ont parées pour les siècles et dont nous sommes loin de tout connaître. Mais, pendant les austères travaux qui semblaient n'être que les spéculations cachées d'une intelligence souveraine conduite par son orgueil à ne vouloir étonner qu'elle-même et tenue par la modestie à retarder toujours cette approbation préférée, certaine lassitude grandit. A travers les refus et les terribles jugements d'un pessimisme implacable, de brèves rêveries poétiques reparurent et favorisèrent le calme dessein de prouver un jour que la grâce du songe, la parure des images, la cadence du chant ne sont pas fatalement compromises par un labeur toujours plus préoccupé de contrôle et de remaniements.

Cette opposition, souvent avancée, entre la fleur ou l'irisation de poésie et l'intervention trop vigilante du critique, Valéry la trouvait aussi rudimentaire et scolaire que celle qu'on croit pouvoir établir entre l'intelligence et la sensibilité ou que la fameuse antithèse pascalienne, finesse et géométrie, contre laquelle il protestait si impatiemment.

En cours d'années, ses recherches sur l'art des vers s'étaient attaché quelques aphorismes anciens ; celui de Voltaire pour une entière approbation : la poésie n'est faite que de beaux détails ; au contraire, celui de d'Alembert pour s'en moquer : ne reconnaître pour bon en vers que ce qui serait reconnu excellent en prose lui paraissait, en effet, un contresens ou le vœu endimanché d'un profane. Il se plaisait à faire sienne l'opinion de Malherbe recueillie dans une lettre de Racan : la prose peut se comparer à la marche, la poésie à la

anse. Les négligences et la médiocrité sont oins pardonnables dans les entreprises de vanité que dans les actes nécessaires. Il tait, avec une évidente joie d'assentiment, la ernière phrase de celui que Racan appelait bonhomme : « Les boiteux et les goutteux e se peuvent empêcher de marcher, mais il 'y a rien qui les oblige à danser la valse ou s cinq pas. » Que d'innovations, depuis, ont isloqué les vers jusqu'à tant de froide éraison !

« Avant que ne se dissolve, en quelque hose d'identique au clavier primitif de la arole, la versification », Mallarmé, qui avait révu cette extrême liberté, et Valéry, qui la it s'égarer, en restèrent à ce que le premier appelé « le jeu officiel » : les uns, ajouta le econd, pouvant encore choisir, en ces plai-rs poétiques, la roulette et ses hasards, 'autres l'échiquier et les longs calculs.

Cher et génial Mallarmé ! Le jour de ses bsèques, en 1896, dans l'humble cimetière oudain immortalisé, Paul Valéry, à travers ne émotion et des larmes qui l'empêchèrent e prononcer les paroles qu'on attendait de ui, put à peine apercevoir, pour la première ois, une jeune fille que cette affliction bou-eversait. Elle était la nièce de Berthe Morisot. enoir l'avait amenée au deuil de leur ami. omme si l'affection paternelle dont l'avaient ntourée, depuis son enfance, les Mallarmé, enoir, Degas et Manet, la vouait à ne pouvoir orter un jour qu'un nom aussi grand que le eur, elle devint deux ans plus tard, grâce l'affectueuse intuition de Geneviève Mal-armé et à l'infaillibilité de notre poète, Ime Paul Valéry.

Valéry redevient écrivain.

« Adieu à la poésie. »

A quelques-uns des amis de son mari, le efus de publier de celui-ci causait un désap-ointement chaque jour plus vif. Ils souf-raient à la fois de le savoir les priver de eaux livres et se priver d'une gloire cer-aine. Affectueusement insistant, André Gide btint, non sans peine, après des années, que es poèmes parus autrefois, dans les revues érissables, fussent réunis en un album. Leur uteur revit ces vers avec un regard presque tranger et se sentit rebelle à leur charme. Ce qu'il y trouvait de gracieux lui gâtait d'au-ant plus cette lecture maussade que nul sen-iment de paternité ne le dédommageait. A cette occasion, l'inégalité d'un ouvrage lui parut le défaut le moins excusable et le plus ebutant. Il persévéra cependant dans cette évision, joua de nouveau avec les thèmes, les ythmes, les surprises métaphoriques, l'unité du poème, les soyeux frôlements de syllabes, nais — remarquons-le — eut à corriger assez peu. Bientôt, insidieuse naissance d'un chef-d'œuvre, il songea à une sorte d'adieu à la poésie, musical et abstrait, sorte de récitatif de vingt à vingt-cinq alexandrins. Il se surprit evenant ainsi, de jour en jour, à ses exercices de jeunesse... polissant et repolissant des vers.

L'inspiration domptée et canalisée par la forme classique. La modulation.

Résolu à faire intervenir dans son travail le plus de discernement possible et ne jugeant pas impossible d'obtenir, à force de volonté, des strophes mélodieuses d'allure aussi impro-visée que celles des instants heureux, où, la création ayant paru facile ou facilitée, les uns en remercient le hasard, d'autres les impres-sions sensorielles ou sensitives, les autres Dieu, il se mit à l'œuvre. Produire à son gré une courte étincelle le récompensait mieux, il l'a souvent répété, que d'attendre « d'une foudre incertaine » des éclairs moins comptés. Mais l'inspiration, chez les grands poètes, ne laisse pas facilement annuler ou répudier ses élans et ses audaces. Peu à peu, l'adieu à la poésie fut à la fois moins lapidaire et plus improbable ; le texte l'allongea, le renonce-ment fut retardé.

Avec de graves événements d'ailleurs, une ambition plus empoignante requit l'écrivain. Au moment où, dans la guerre de 1914, la France, livrant la bataille de Verdun, se demandait si elle survivrait et sauverait cer-tain agrément de civilisation sans cesse menacé, Paul Valéry, prêt à tous les efforts pour se surpasser, rêva d'un poème où les caractères majeurs de l'esprit français, ana-lyste et artiste, se pourraient toujours retrouver. Dans le danger où il voyait sa patrie, il voulut que le meilleur de soi s'acharnât à fixer quelque ressemblante image d'elle.

Il avait entrepris cette œuvre nouvelle avec des idées maîtresses qu'il a fait connaître. De ses enthousiasmes adolescents pour l'architec-ture, de ses longues lectures de Viollet-le-Duc et d'Owen Jones, il avait gardé le goût de la construction, de la composition, de l'orne-ment. D'autre part, les règles classiques de la versification — formes, nombres et rimes, — au lieu de lui être des entraves, lui révélaient une sorte de beauté philosophique propre à exciter, au lieu de la réduire, la création poétique. Son dégoût du facile, du banal, du hasardeux, sa volonté de conscience absolue, l'eussent sans doute conduit à ces conventions séculaires dont certaines tendances natives de sa pensée lui faisaient approuver le rigorisme. Mais, dans son récitatif, au titre longtemps imprécis, il tenait à essayer aussi de ce qu'on nomme modulation en musique et que Cézanne avait été si préoccupé d'apporter à la peinture. Influencé surtout par l'*Alceste* de Gluck et par *l'Après-midi d'un faune*, que Mallarmé, en riant vers Debussy, avait dit avoir mis lui-même en musique, il lui arrivait de faire des séries de vers, un doigt sur le piano, à la recherche de la ligne mélodique escomptée. Enfin, sans sacrifier la densité et la réserve, sans cesser d'unir dans les vers la force et la douceur, il visait à conduire le lecteur à l'enchantement, au ravissement pur, et n'oubliait pas « cette belle partie de l'âme qui peut jouir sans comprendre ». Il savait gré à son maître d'avoir rêvé d'une autre musique que de cordes, de cuivres et de bois, et de l'avoir définie et révélée : celle de

« l'intellectuelle parole à son apogée ». Mais il n'avait pas écrit de vers depuis vingt ans et s'interrogeait sur l'évolution du goût. Il admit que l'on allât assez naturellement de Victor Hugo à Mallarmé, de Musset à Verlaine, mais plus exceptionnellement au *Lac* par *le Bateau ivre.* En revanche, il ne voyait pas que d'*Hérodiade* on fût empêché de retourner à la *Prière d'Esther.* Grâce au poème entrepris, cette dernière alternative allait être magistralement illustrée. « Il était bien naturel », a-t-il écrit, avec sa constante sincérité, « que, m'y remettant, la cadence mallarméenne commençât par me revenir. Mais c'est à partir de ce moment que pour moi Racine entra en jeu ».

« La Jeune Parque » trouvée dans un journal.

Pendant plusieurs mois, les difficultés cédaient peu à cette belle force intérieure que le poète s'est de tout temps reconnue et qui creusa peu à peu sur son visage, à côté de ceux de ses transes, des signes si émouvants. Ils lui ont inspiré, au-dessous de l'une de ses photographies, d'illustre dédicace, ce beau quatrain que plusieurs d'entre vous ont dû lire et où Narcisse se retrouve :

Que si j'étais placé devant cette effigie,
Inconnu de moi-même, ignorant de mes traits,
A voir ces plis affreux d'angoisse et d'énergie,
Je lirais mes tourments et me reconnaîtrais.

Certains découragements l'abattaient ; d'autres le poussaient à fuir sa table de travail et à marcher longtemps au hasard.

L'un de ces désespoirs, qui semblait devoir être funeste, fut, au contraire, assez favorable pour que l'auteur le plus en garde contre le fortuit ait cru devoir en publier la confidence. Ayant abandonné, de dépit, quelque terrible page blanche, il partit un jour le long des rues, essayant de dissiper, dans l'agitation de la ville, cette néfaste évaluation de ses limites que l'échec passager venait de lui infliger. Entré dans un café désert, il ouvrit un journal. Par une de ces prémonitions dont la crise sentimentale de Montpellier lui avait révélé la fréquence, il sentit qu'un trésor était dedans. Il s'arrêta à un article d'Adolphe Brisson, qui faisait connaître, sur l'actrice Rachel, l'étude touffue d'un prince prussien. La minutie des observations et une frappante conformité des remarques avec ses propres problèmes surprirent et enflammèrent Paul Valéry. Il y avait donc des artistes dignes des grands poètes et des auditeurs capables d'en juger ! Tout à coup, l'écrivain, si dur contre ses illusions, mais fort contre ses fléchissements, perçut quelle heureuse lumière lui valait, au bon moment, cette lecture inopinée.

Dans un secret bien gardé, pendant des années d'une résolution tour à tour désespérée et exaltée, le pur poème, au prix de milliers de combinaisons, transformations, repentirs, reprises et après cent copies successives, eut enfin son titre et son ampleur. C'était *la Jeune Parque.*

Entre les grands morceaux qu'on y trouve, sur le sommeil, le printemps, l'amour, les îles, la mort, et « l'âme ivre de soi, de silence de gloire », l'auteur tenait à soigner parti lièrement les difficiles transitions. Dans l'a goisse qui étreignait alors la nation, P. Valéry, avec la grâce d'effacement que vo avez aimée en lui, et tout à l'opposé de « patriotes intermittents que l'on voit deve bravaches, se comparait, Messieurs, à l'un ces moines d'autrefois qui, pendant la ru des Barbares et quand tout peut « s'éteinc ou choir », eût dit Mallarmé, poursuit, fid à ce qu'il sait le mieux, un ouvrage dont peut-être jamais ne s'inquiétera.

Le poème terminé ne fut heureusement le testament du poète, ni le dernier chant la France ; mais au moment où celle-ci de nait au monde sa plus utile victoire, un so taire presque inconnu, après vingt ans d' isolement farouche, offrait à son pays l' des joyaux de sa couronne spirituelle.

J'ai lu les pages fameuses le mois de le publication et les emportai dans l'un de bagages où, pour tant d'hommes en guerre, place de vos livres, Messieurs les écrivai a été si souvent, parmi d'humbles objets, mieux réservée. Après chaque lecture chaque récitation, que d'admirateurs se so certainement demandé, depuis, s'il existe autre poème où pareille splendeur s'allie à u perfection plus égale, une évocation au sensuelle de la nature à une cérébralité p voluptueuse, à un tact aussi sûr, à une libe moins gênée par la contrainte formelle, poème, encore, où s'interroge autant pensée sous l'art suprême des mots et images et où l'âme et la vie, la solitude et tentation, l'orgueil et le désir, les doutes la certitude, le rêve et le réel, l'être et néant s'opposent en d'aussi magnifiques alt nances.

Le joug de la gloire.

Il se forma un public, d'abord clairsem aux yeux de qui un grand poète ennobliss désormais un temps qui avait beaucoup à faire pardonner. Mais les nations, si inté sées à se targuer de leurs grands morts, s lentes à distinguer entre les vivants et to une population fort prétentieuse et t loquace, qui a ses roquets, condamne as régulièrement, en France, ceux qui serc dans la suite des ans, les meilleurs garants nos mérites. Cependant, entre 1918 et 19 quelques éminents critiques, — l'un est p de moi — toujours indignés par la fureur la sottise des injustices qui avaient ble Baudelaire, Nerval, Mallarmé, décidèr ensemble de ne pas tolérer, à l'égard d émule de ces aristocrates de la littératu une aussi déshonorante obstruction. unirent noblement leurs efforts, s'engagèr avec vivacité et ont hâté une acclamation les chefs-d'œuvre ne suffisent presque jam à assurer et qui put paraître spontanée. L ne doit pas négliger la part que, dans ce effusion de poésie et de consécration, sur prendre efficacement des lecteurs reconn sants, combattifs et quelques femmes d'esp

Cette gloire atteignait un homme qui a d'abord aimé dans la poésie une raison

s'écarter du monde et pour qui « passer sous un arc de triomphe c'était aussi passer sous le joug ». Il y passa en souriant, mais ne renonça pas pour cela aux inflexibles disciplines de ses efforts.

Un éditeur, il y a une quinzaine d'années, songea à faire rédiger, bien avant leur mort, l'éloge des immortels. Le savoureux écrivain chargé de glorifier votre confrère sollicita, de la bonne grâce de celui-ci, quelques notes autobiographiques. Elles s'arrêtaient brusquement à la date de la parution de *la Jeune Parque*. Paul Valéry les avait conclues par ces mots : « Et le reste est vacarme ! » Ce n'est pas pour obéir à une exclamation dont le sens est moins mystérieux que celui de quelques-uns des vers du célèbre poème que j'ai adopté la même limite. C'est plutôt que la véritable vie de Paul Valéry, s'il convient, avec lui et pour lui, de préférer l'histoire de l'esprit à celle des événements, a été son très long temps de silence. Ses entretiens avec soi-même ont compté bien davantage que ses instants publics. Le bruit de la notoriété ne grossit d'ailleurs pas aussitôt : ce ne fut d'abord qu'une incertaine rumeur, avec les inévitables abois des réfractaires et de ceux que toute supériorité dresse immanquablement contre elle.

Pour faire et parfaire *la Jeune Parque*, ce splendide poème, qui semble d'une coulée presque plane, que d'affinements enivrants, que de désespoirs trompeurs ! A travers leurs oscillations fatales, ils avaient conduit l'auteur à une puissance d'intelligence et à une maîtrise du langage telles qu'elles lui ont rendu sensiblement plus faciles les œuvres qui suivirent et notamment cent travaux sollicités d'une prééminence oubliée de lui seul et obtenus de son aménité plaintive.

Grâce à tant d'heures cachées, désintéressées, héroïques, il était devenu maître de ses moyens et parvenu à ce point espéré où il pouvait répondre victorieusement au vers assez valéryen de Malherbe :

Si pour ce que je veux j'ai trop peu de pouvoir...

Remarquons, Messieurs, à l'honneur des lettres françaises et de leurs riches oppositions que, dans le temps même où l'esprit, se privant en apparence du trésor de la sensibilité, nous donnait un chef-d'œuvre éclatant, l'un de vous, en la sublime chronique de *la Vie des martyrs* et de *Civilisation*, recueillait en frémissant l'universelle palpitation d'un siècle commencé dans la souffrance et peut-être voué à elle.

« Charmes. »

Le recueil *Charmes*, qui parut cinq ans après, est composé de pièces dont presque toutes sont dignes d'un florilège qui ne retiendrait que les trente plus beaux poèmes français. Ils ne paraissent trop sobres d'émotion qu'à ces lecteurs dont l'auteur de *la Jeune Parque* disait spirituellement que leur conception de la poésie est si vague que ce vague même suffit à la leur définir. Combien d'autres lecteurs, arrêtés devant un poème difficile, n'ont que la hâte sacrilège de le voir traduit en prose expédiente et risquent de préférer, au poète et à la musique, un pédant et sa leçon. « Mettre des vers en prose, disait Valéry entre familiers, c'est les mettre en bière. »

Pour ces impatients, assez de poètes se montrent moins soucieux d'édifier une œuvre d'art avec lenteur que d'enjoliver, non sans piperie, leurs sentiments. Il savait, lui, de quelle « forêt sensuelle » venaient « les prémices de son chant », mais répugnait à les préciser.

Charmes est aussi l'une des cimes du patrimoine lyrique universel. Tels y préfèrent le *Cimetière marin*, tels *Narcisse*, tels *Aurore*, ou *Palme* ou *La pythie*, ou toute autre merveille ; par exemple, cette *Ebauche d'un serpent*, dont l'origine toute première est peut-être « l'insupportable vipère » qui, parmi les dernières *Fleurs du Mal*, fait voir sa dent. Ces titres, aussitôt entendus, n'évoquent-ils pas désormais des poèmes si rares, une euphonie si soutenue, qu'on pourrait, si nous n'avions pas les vers de Racine, de La Fontaine, de Mallarmé, les dire incomparables ?

Paul Valéry garda toujours, pour *la Jeune Parque*, une préférence à laquelle se rattache un souvenir que je ne puis négliger et qu'il a conté ainsi : « Je sais un homme qui, soumis à une cruelle intervention chirurgicale, dont on ne pouvait lui épargner la souffrance par l'anesthésie, trouva quelque adoucissement ou plutôt quelque relais de ses forces et de sa patience, à se réciter, entre deux extrêmes de la douleur, un poème qu'il aimait. » Telle est la ressource de l'art, ajoutait l'auteur en se félicitant d'une Parque aussi bienfaisante. Je m'en voudrais de trop laisser escompter les vertus anesthésiantes des plus nobles alexandrins et je crois qu'à la ressource de l'art s'était ajoutée, ce jour-là, celle d'une exemplaire amitié dont l'avenir ne permettra sans doute pas l'anonymat.

Le prosateur.

Lorsque Paul Valéry eut publié sur l'architecture, sur la danse, ses deux grands dialogues, profonds comme des traités, chantants comme des hymnes, et donné les volumes, *Variété*, dont presque tous les sujets lui avaient été proposés, — il a même dit commandés — on le sut aussi grand prosateur que grand poète. Certains esprits, et non des moindres, s'interrogèrent encore sur leurs préférences, les premiers choisissant les vers, les seconds la prose. D'autres estimant le choix superflu, ou trop embarrassés par lui, se demandaient si pareilles délicatesses, délices et justesse d'intonation avaient été jamais atteintes en vers et en prose et si la merveilleuse histoire de notre littérature comportait beaucoup d'œuvres aussi prodigieusement pleines, lucides, nerveuses, nuancées et d'une élégance allant, avec moins de risque pour la distinction, jusqu'au chatoiement et à la somptuosité.

Un bon moyen de savoir ce que l'enchanteur pensait de lui-même en cours de route,

est de l'écouter parler des plus grands hommes. N'était-il pas, avec Léonard de Vinci, celui qui songe toujours à l'univers et à la rigueur ; avec Descartes « l'artiste incomparable dans le travail des matières les plus dures » ; avec Voltaire « le plus délié des humains, le plus prompt, le plus éveillé » et virtuose de la dissociation ? Avec Foch, celui dont la vitesse d'élocution cherche à ne pas retarder les étincelles de la pensée ? Je crois même, tant il avait de peine à se priver de soi, l'avoir reconnu dans le portrait assez attentif qu'il a fait d'un tigre royal qui lui fut présenté à Londres. Qu'est-ce à côté des incarnations variées (condor des Cordillères, jaguar des pampas, colibri des collines, etc.), où l'un de mes prédécesseurs a vu se glisser l'âme du poète du XIXe siècle qui tint solennellement à paraître impersonnel et le plus absent de son œuvre ?

L'homme.

Son effacement, sa tendresse, son élégance.

Malgré les apparences, Messieurs, il n'y avait, en l'homme extraordinaire que fut Valéry, pas moins de modestie que de certitude : qu'il crût préférer à la gloire le simple progrès de son esprit et le détachement, ou qu'il prononçât ces mots moins énigmatiques qu'ils n'ont paru : « Et pour ta punition, tu feras de très belles choses ! » Ou encore qu'il s'en fût, dans un amphithéâtre de Sorbonne, où on le commentait, se familiariser avec son immortalité et penser sans doute, avec Mallarmé, qu'elle est, mieux « que le salut indifférent des foules à venir, le culte que renouvellent quelques jeunes gens au début de la vie ». Par des scintillements de haute sagesse ou d'inexorables éclairages projetés sur les vogues absurdes, nul n'a su capter, avec une concision plus précieuse, la saveur du vrai. Ce pur Méditerranéen formulait, légiférait avec un substantiel laconisme et une force de Latin ; il rêvait ou choyait les idées ou contait, avec une finesse et une volupté tout attiques.

Ceux qui semblent l'avoir lu le mieux, bien loin de lui imputer une intellectualité trop tendue, ont découvert, dans chaque page ou poème, et sous le masque presque transparent de la retenue, la vibration d'une tendresse profondément et pudiquement inspiratrice. N'a-t-il pas écrit un jour : « A l'extrême de toute pensée il y a un soupir » ?

Le cœur qui se célèbre, s'exhibe ou invite au larmoiement lui semblait, dans la littérature, avoir trop servi. Sentimentalité et pornographie étaient pour lui sœurs jumelles. Toutefois, maintenant que l'on nous propose l'une et l'autre, à doses presque égales, la première reprend des avantages. N'est-ce pas dans la plus parnassienne de vos séances qu'un censeur imprévu, après avoir reproché à Lamartine son vague, à Victor Hugo son obscurité, à Musset ses négligences, félicita la nouvelle école ou le temps nouveau d'avoir heureusement réduit le nombre des volumes de vers, où les amants bernés chantent, en sanglotant, leur emphatique déconvenue ? Paul Valér avait tenu la promesse, qu'il s'était faite tô d'émouvoir le lecteur sans les attendrisse ments improvisés ou calculés et les sentence faciles de l'insincérité. Mais où chacun ri quait de ne voir, par exemple dans les page d'*Eupalinos*, qu'un temple délicat tout à l'hon neur de l'intelligence et de l'art, ne convenai il pas de savoir y retrouver avant tout l'évoc tion poétique d'une fille de Corinthe et l lumière d'un jour favorisé ?

***

Vous vous rappelez, Messieurs, votre cha mant confrère, oublieux ou méprisant de s grandeur, de sa renommée, aimant à passe inaperçu, gracieux sans caprice, courto avec gaieté, moins incurieux des autres qu tant d'éparse et presque égale gentillesse eû pu le faire croire, et, parfois, dans les groupe où sa discrétion ne pouvait l'éloigner lon temps du centre, rêveur tout à coup et, se clairs regards bleus brusquement envolé paraissant, dans une évasion sans insolenc accéder à quelque mystère et découvrir u monde où tout serait plus beau. D'autres foi jouant sans conviction avec son monocle o plus prestement avec sa cigarette, il décriva sans se presser son habituelle lassitude, pu reposé, adouci, sémillant et, fidèle ou no à son subtil aphorisme, « entre deux mo choisir le moindre », savait, sans jama fixer lui-même le sujet de la conversation o la faire adroitement dévier, fleurir de vérit brillantes son sombre nihilisme ou, entre se rires et ses sarcasmes, formuler l'essenti sans paraître y toucher. Si la circonstance o on le surprenait semblait pesante ou comiqu il en jugeait ainsi avant tout le monde, e d'un clin d'œil diverti, sûr de sa solitud portative, prompt à s'esclaffer et ne douta pas d'épargner à son moi pur les contac consentis par son moi dispersé, semblait di à qui savait le saisir : « Si M. Teste n voyait ! »

Mais M. Teste, rencontré on ne sait où, le voyait plus guère que le matin et, pour l autres heures, l'abandonnait à son succè à ses récréations, aux cérémonies et a désœuvrements résignés. Aucune morgue compassait jamais le poète qu'une admiratio peu à peu devenue presque unanime, accabla assez souvent. Au contraire, bien convain que la dignité affichée et la mimique sérieux sont ruses ou compensation moro des médiocres, il se revêtait, où qu'il fût, fantaisie et se reposait, avec une foisonnan spontanéité, de ses heures aurorales. Peut-êtr chez ce Français mi-corse, mi-génois, par s origines, une part de son sang inspirait-el cette familiarité systématique, rapide, et cet insouciance apparente, dont il a fait, avec « pessimisme tout contredit d'activités », certa réalisme supérieur, de la profondeur et secret, des caractères italiens assez expert ment triés.

Sa distraction, pendant les complimen n'était ni feinte, ni dédaigneuse ; mais citait, avec assez de plaisir et de fréquen les termes d'un testament fameux pour qu'

ût ce qu'il estimait être le format d'un éloge igne des meilleurs. Laissant en héritage à un eigneur de Padoue un panneau de Giotto, 'étrarque avait écrit : « De la beauté de cet uvrage, les ignorants n'ont aucune sensaion, mais les maîtres de l'art en sont émereillés jusqu'à la stupeur. »

rès grand poète, très grand prosateur, très grand nalyste et « moraliste de l'esprit », il détestait les philosophes.

N'est-il pas stupéfiant, Messieurs, que votre llustre ami ait été, comme malgré lui, tout nsemble, et à un degré presque inconnu, rès grand poète, très grand prosateur et anayste profond ?

Il a dit assez de mal de la philosophie pour voir philosophé, et l'on ne saura que lorsque es trésors de ses cahiers inédits seront onnus s'il s'est véritablement refusé à consruire et proposer un système aussi valable our d'autres que pour lui. Sur tant de sujets, l a déjà fait admirer des vues originales et arges, des formules parfaites. Peu d'auteurs, lans l'avenir, seront autant invoqués. Il n'est que trop visiblement difficile de parler de lui n se gardant à la fois du refuge des citations t du détour des paraphrases.

Alléguer son excellence comme poète, prosateur, esthéticien, moraliste de l'esprit, ne serait pas assez le définir. Regardons-le, encore un instant, pour retarder son éloignement, dans quelques-unes de ses vivantes variations ou les surprises du prime-saut.

Presque aussi familier avec chacun qu'avec soi-même, sans l'abrupte pertinence ou le maniérisme rituel utilisés par d'autres, il était moins désireux d'être seul que d'être unique, ou, plus simplement, dissemblable. Il se disait fort dégagé de son passé, mais à l'âge où il se montrait « sous les espèces brodées d'un membre de l'Institut », il se souvenait curieusement d'avoir vu remarquer, en classe de philosophie, l'une de ses dissertations... Son souci de la rigueur et d'une pensée libre fut sa fidélité indéfectible ; mais nul ne prisa davantage, non seulement dans le commerce quotidien mais dans bien des moments de la recherche active, certaine légèreté et même frivolité ; il en faisait la seule qualité du penseur en Diderot et déplorait qu'elle manquât à tant de philosophes. « Ce couronnement railleur, avait dit Mallarmé, sans quoi tout serait vain ! » Paul Valéry oubliait ses dons exceptionnels pour ne vanter que son application, et dans le monde, cachait, derrière une espièglerie évasive ou un cynisme rieur, ses hautes aspirations.

Les plus sots des hommes, les plus ignorants lui semblaient avoir seuls un avis sur la plupart des problèmes politiques ; mais il écrivit, sur ces questions, sans assurance ou affichage de tendresse humaine, des pages qui ont fait sensation et dont le succès le caressa... Athée, il se faisait parfois impie, allant jusqu'à des apostrophes un peu romantiques et faisant au diable la part bien belle ; mais il se plaisait à remarquer qu'au temps des *Lettres persanes,* quand les arrière-grand'mères de celles qui sourirent à *la Jeune Parque* s'intéressaient à la philosophie et aux différentielles naissantes, il restât encore de la religion... Nul n'a plus affirmé et mieux illustré les droits, les devoirs de l'intelligence et de la raison sur la poésie, et dénoncé les boursouflures, niaiseries ou lamentations frelatées dont celle-ci se contente assez souvent et avec lesquelles il lui arrive facilement de contenter. Il a désigné, dans une lettre, les huit ou dix vers « les plus parfaits » qu'il ait écrits, et noté, avec une désinvolture presque ingrate, qu'ils sont vides d'idées. A le croire, ils constituent le meilleur exemple de ce qu'il avait nommé *poésie pure,* au temps d'un célèbre dialogue où les deux académiciens dans l'aisance de leur débat, la cordialité de leurs désaccords et le bonheur d'une audience élargie, oublièrent de rendre à Sainte-Beuve et Baudelaire la paternité de leur définition un peu provocante, mais ancienne. Ces vers particulièrement chers à l'auteur sont dans un fragment du *Narcisse.* Ineffablement beaux en effet ! Pour redoubler la délectation de ceux de ses admirateurs qui savent se les répéter, mais ignoreraient à leur sujet le jugement valéryen, je me permets de rappeler leur début :

O douceur de survivre à la force du jour,
Quand elle se retire enfin, rose d'amour,
Encore un peu brûlante et lasse mais comblée...

Cent autres exemples de la vive mobilité de l'un des grands esprits de notre temps pourraient être réunis en vue de bien d'autres éloges imaginables. *Variété,* comme il fallait s'y attendre, était pour plusieurs raisons un titre ingénieusement choisi.

Mon dessein, Messieurs, ne pouvait être d'inventorier une œuvre tout entière impérissable et d'analyser un destin si récent. Quelques-uns d'entre vous s'y sont appliqués avec le meilleur de leur talent et les commentateurs futurs, dans le haut univers des lettres, ne lui manqueront jamais. Transmettons-leur comme une des belles définitions d'aujourd'hui, celle qu'il accepta de l'insigne Alain : « Valéry est notre Lucrèce, neuf, serré, éclatant, sauvage. »

Devant le public le mieux informé de la beauté et de l'éternité de son œuvre, il eût été impertinent d'assembler des gloses. Je ne voulais que faire revivre celui dont un grand deuil de la nation fut le linceul de pourpre : ascétique, dédaigneux ou frondeur avant son éblouissante supériorité, et puis, la célébrité survenue, simple comme le sont les hommes de génie. Qui sait d'autre part si tant de rigueur spirituelle, pendant un demi-siècle, de Teste à Faust et de Narcisse à l'Ange, ne fut pas l'indispensable protection d'une émotivité révélée dans un petit drame à vingt ans et restée toujours trop oppressive ?

Il vous retrouvait le jeudi, Messieurs, avec un grand plaisir, parlait volontiers de vos réunions et j'ai toujours pensé qu'il songeait à vous lorsqu'il avouait que « la gaieté des hommes doctes et l'enjouement des esprits profonds lui procuraient les plus agréables moments du monde ». Vous vous souvenez peut-être de ce qui lui arriva, un jour qu'il

vous rejoignait après de brûlantes heures données à des alexandrins rebelles. Il s'arrêta, pendant quelques instants, sur l'un des quais de la Seine, l'esprit obsédé de rythmes et de mots, devant une vitrine où se trouvait exposée toute une page de vers imprimés en beaux caractères. Il se crut devant l'ébauche qu'il venait de laisser chez lui et, s'attaquant hardiment au texte affiché, continua les essais de substitutions et de corrections dont il était encore très occupé. Mais le texte ne se laissait nullement modifier. Défendue par les soins de son auteur, *Phèdre*, car c'était elle, résistait à Valéry. Il n'avait pas fallu moins que Racine.

Dans cette vue brève de celui de vos confrères qui nous manque tant, j'ai veillé à n'utiliser que les confidences écrites qu'on lui doit. C'était d'abord le croire moins absent. Son extrême pudeur et son refus ombrageux de tout pathétisme engageaient aussi à ne pas laisser ma respectueuse amitié, une admiration de trente ans, la chance de mille rencontres, le souvenir auguste de ses semaines crépusculaires, la hantise de ses inoubliables regards vers la mort faire trop paraître leur émotion.

Il me semblait, en me préparant à cette pieuse séance, deviner ses recommandations et l'entendre une fois de plus s'élever contre les scoliastes. Pour ajouter à l'éloge ce qu'il conseillait ici de n'y jamais omettre de solennelle justice, je me permettrai même de terminer par un regret.

Pourquoi, si ce n'est de l'avoir beaucoup aimé, Valéry a-t-il si souvent et si vivement pris Pascal à partie et lui a-t-il reproché, avec sévérité, d'avoir préféré aux mathématiques la philosophie, au moment où la gloire du calcul de l'infini pouvait échoir à notre pays ? Aider les hommes à chercher remède au désespoir exige bien d'autres choses que des équations. Plus la science s'ingénie à nous enorgueillir, en effet, plus elle effraye, menace et se prête aux pires desseins. Longtemps encore, le mouvement de Pascal vers le pauvre cœur humain et contre l'orgueilleuse raison ne cessera d'être estimé l'un des essors pacifiants de l'intelligence. Mais quelques mots de Racine sur « la vivacité merveilleuse », « l'application continuelle aux choses les plus relevées », « l'éclat prodigieux » de son contemporain, conviennent si exactement au nôtre qu'ils autorisent à terminer ces pages par la médiation la moins impropre à contenter l'oreille et le cœur de Paul Valéry et par la tentation de ce rapprochement malaisé entre deux hommes dignes l'un de l'autre et dont le prestige importe au noble équilibre de l'esprit et à l'honneur en péril du monde.

Liste chronologique des œuvres de Paul VALÉRY

1890. — *Narcisse.*
1895. — *Introduction à la méthode de Léonard de Vinci*, Gallimard.
1896. — *La soirée avec M. Teste*, id.
1899. — *Méthodes — Le Temps*, Mercure de France.
1910. — *Cahier B, in Tel Quel*, Gallimard.
Littérature, in Tel Quel, id.
1917. — *La Jeune Parque*, id.
Aurore, Mercure de France.
1919. — *Paricite*, id.
La crise de l'esprit, Athenalum, Londr...
1920. — *Album de vers anciens*, Adrienne Monnie...
Le cimetière marin, Emile Paul.
Adonis.
1921. — *Odes*, aux Aldes.
L'âme et la danse, Revue musicale, ballet au XIX[e] siècle.
Jean de la Fontaine, Adonis, Devambe...
Ebauche d'un serpent, N. R. F.
Eupalinos ou l'architecte, Gallimard.
1922. — *Charmes*, N. R. F.
1924. — *Fragments sur Mallarmé*, Société françai... d'imprimerie et de librairie.
Lettre à Mme Emilie Teste, Commercé.
1925. — *Une enquête méthodique*, Champion.
Propos sur l'intelligence, la Porte Etroit...
Durtal, Champion.
1926. — *Rhumbs*, Gallimard.
Au crayon et au hasard, Aveline.
Dialogues socratiques, Le Livre conten... porain.
Poésies de la Conque, Davis.
Vers et prose, Gallimard.
1927. — *Autres Rhumbs*, id.
Analecta, Editions Stols.
Huysmans, Gallimard.
Petit recueil de paroles de circonstanc... Plaisir du Bibliophile.
1928. — *La poésie*, Conferencia.
Au sujet des lettres persanes, Terquem.
Essai sur Stendhal, Schiffrin.
Lettre à Mme C..., Grasset.
Lettre sur Mallarmé, Gallimard.
Quatre lettres au sujet de Nietzsche, L'A... tisan du Livre.
Trois lettres, Maison du Livre français.
La création artistique, communication à ... Société française de philosophie.
1929. — *Etudes pour Narcisse*, Cahiers libres.
Les droits du poète sur la langue, Mâco... Protat.
Quinze lettres à Pierre Louys, Monod.
Réponses, Maison du Livre français.
Variété II, N. R. F.
Littérature, Monnier.
1930. — *Lettre a un ami*, Capitole.
Mers, navires, marins, Didot.
Propos sur la poésie, Maison du Liv... français.
1931. — *Regards sur le monde actuel*, Conferenc...
Moralités, Maison des Amis des livres.
Amphion. Livret de théâtre, Ronart.
1932. — *Triomphe de Manet. Suivi de « Tan... Berthe »*, Musées nationaux.
1933. — *L'idée fixe*, Gallimard.
1937. — *L'homme et la coquille.*
1941. — *Allocution à l'occasion de la mort d'Her... Bergson*, Académie française, 9 janvie... Revue philosophique, août.
Un poète inconnu : le P. Cyprien, Rev... des Deux Mondes, 15 mai.
La tentation de (saint) Flaubert, Le Figa...
1942. — *Mauvaises pensées et autres*, Gallimard.
1945. — *Mon Faust.*

On connaît encore :

Le cas Servien (Postfare a Orient de Pius Servie...
Choses tues, Gallimard.
Degas, danse, dessin, id.
Discours aux chirurgiens, id.
Les pages immortelles de Descartes, Corréa.
L'invention esthétique, in *l'invention*, Presses u... versitaires.
Introduction à la poétique, Gallimard.
Fluctuations sur la liberté, in *La France veut ... liberté.*

réface à *Métier d'homme*, de Raoul Dautry, Plon.
'élange, Gallimard.
ragments des mémoires d'un poème, id.
ièces sur l'art, id.
a pensée et l'art français, in *La France et la civilisation contemporaine*, Flammarion.
uite, Gallimard.
émiramis.
ariétés III et IV, Gallimard.

La presse au service de l'Action catholique

Les Journées de presse se multiplient à travers oute la France. Les paroisses de nombreux diocèses accueillent chaque dimanche les propagandistes de la Maison de la Bonne Presse.

L'urgence de cette propagande n'est plus à émontrer. A l'heure où les adversaires de la foi ont un effort immense pour le développement de eur presse, trop de catholiques n'aperçoivent pas uffisamment l'importance de ce maître de l'opiion qu'est le journal.

Afin de montrer le rôle apostolique du bon journalisme et les moyens pratiques d'en diffuser les roductions, la Maison de la Bonne Presse met gratuitement à la disposition de ces Comités : *La presse au service de l'Action catholique*, de Jacques Buisson, une brochure de 64 pages donnant tous les renseignements utiles à la préparation et au déroulement d'une Journée de presse (1), cette manifestation de propagande si féconde.

Des renseignements d'ordre administratif permettront aux propagateurs de la Bonne Presse d'avoir constamment sous les yeux les détails indispensables aux envois et aux réceptions postales d'illustrés.

Plus de cent Journées de presse, avec exposition de journaux, vente de livres, conférences, réunions privées, projections de films ont déjà eu lieu. Grâce à cette activité, plus de 10 000 abonnements à des publications diverses ont pu être recueillis. Ces résultats prouvent l'excellence des méthodes employées pour l'apostolat du journal et du livre. *La presse au service de l'Action catholique*, véritable petit manuel de propagande, sera un guide précieux pour la diffusion de la vérité (2).

(1) Le secrétariat de propagande de la Maison de la Bonne Presse, 22, cours Albert-Ier, Paris, VIIIe, reçoit toutes les suggestions et toutes les demandes pour l'organisation de Journées de presse à travers la France.

(2) Nos lecteurs et amis qu'intéressera cette brochure peuvent se la procurer à nos bureaux pour le prix très modique, port compris, de 10 francs.

DOSSIERS DE LA « D. C. »

Béatification de la vénérable Jeanne Delanoue
ondatrice des Sœurs de Saint-Anne de la Providence

9 novembre 1947

La cérémonie de béatification de la vénérable Jeanne Delanoue, fondatrice des Sœurs de Sainte-Anne de la Providence de Saumur, a eu lieu le dimanche 9 novembre 1947, à Saint-Pierre de Rome. Après la lecture de la Lettre apostolique en forme de « Bref » et le chant du Te Deum *et de l'oraison en l'honneur de la nouvelle Bienheureuse, dont une relique se trouvait exposée sur l'autel, S. Exc. Mgr Pietro Pisani, archevêque de Tomi (Constanza), chanta la Messe pontificale. A cette cérémonie, comme à celle de l'après-midi, le diocèse d'Angers était représenté par son évêque, S. Exc. Mgr Costes, accompagné de plusieurs membres de son clergé. La famille spirituelle de la bienheureuse Jeanne Delanoue avait de nombreuses déléguées entourant la Supérieure générale et son Conseil. Il y avait aussi des descendants de la famille Delanoue : M. Antoine Brichet, M. et Mme Bizard. Un grand nombre d'évêques français venus à Rome pour leur visite « ad limina » tinrent à honneur de s'associer aux joies et aux cérémonies de la béatification d'une religieuse française si connue par son amour des pauvres. En plus des cardinaux Tisserant, Liénart, Petit de Julleville, il faut citer les archevêques et évêques d'Avignon, Auch, Orléans, Nîmes, Marseille, Agen, Moulins, Mende, Annecy, Belley, Amiens, Soissons, etc.*

Dans la soirée, le Souverain Pontife, venant de Castelgandolfo, est descendu, selon le cérémonial traditionnel, dans la basilique vaticane pour vénérer la nouvelle Bienheureuse, assister à la bénédiction du Saint Sacrement, donnée par S. Exc. Mgr Costes, recevoir ensuite les hommages et les offrandes du postulateur de la cause, de la famille spirituelle et des parents de Jeanne Delanoue.

Le lendemain, 10 novembre, dans la grande salle du palais de Castelgandolfo, il admettait en audience générale les pèlerins venus de l'Anjou. Plusieurs archevêques et évêques français, présents à Rome, entouraient le Saint-Père. Sa Sainteté fit l'éloge de la bienheureuse Jeanne Delanoue, éloge aussi émouvant par la noblesse des pensées que par l'éloquence de l'expression, et qui expose magistralement les traits caractéristiques de la vie héroïque de la « Mère des pauvres » (1).

(1) Douzième enfant d'une famille de modestes marchands au détail, Jeanne Delanoue naquit le 18 juin 1666,

Discours de S. S. Pie XII aux pèlerins français [1] (10. 11. 47)

L'écho vibrait encore du sermon fameux que Bossuet avait, en 1659, prononcé dans la chapelle de la « Providence », en présence du « Père des pauvres », Vincent de Paul, arrivé au soir de sa vie, quand naquit, sept ans plus tard, le 28 juin 1666, Jeanne Delanoue, que ses contemporains appelèrent spontanément la « Mère des pauvres », comme ils appelèrent sa maison la « Providence ». Sa vie allait être le commentaire, l'illustration vivante du titre que Bossuet avait donné à son discours : « L'éminente dignité des pauvres dans l'Eglise ».

En quoi consiste-t-elle cette dignité ? Et comment se manifeste-t-elle, très chères filles, dans la vie de la Mère que vous vénérez aujourd'hui nimbée de la gloire des bienheureuses ? La voix du pauvre est la voix du Christ ; le corps du pauvre est le corps du Christ ; la vie du pauvre est la vie de ce Christ qui, de riche qu'il était, s'est fait pauvre, afin de nous faire riches par sa pauvreté (*II Cor.*, VIII, 9).

La voix du pauvre est la voix du Christ

La voix du pauvre, cette voix suppliante, pénètre jusqu'au fond du cœur comme une pointe acérée. Qui lui résiste sent bien, qu'il le veuille ou non, qu'il ferme l'oreille à la voix même du Christ.

Cette voix du Christ, par la bouche du mendiant, se fait entendre à tous, à chaque tournant de rue. Au cœur de certains, elle parle avec un accent plus tendre, plus pressant, doucement impérieux : « Donne-moi à boire », dit Jésus à la Samaritaine sur la margelle du puits de Jacob ; et sa demande d'un peu d'eau voile une demande plus intime, la demande d'un don de soi-même : c'est une vocation ; c'est, en même temps, l'offre du don de Dieu, de son eau vive qui jaillit pour la vie éternelle (*Ioan.* IV, 14). Il est enfin des saints, des serviteurs de Dieu, à qui la voix, émue, adre[sse] la parole décisive : « *Va, vends tout ce q[ue] tu possèdes, distribue-le aux pauvres... et sui[s-] moi.* » (*Matth.*, XIX, 21.) Ainsi l'avait entend[u] le jeune mondain d'Assise, et sa vie en f[ut] définitivement orientée, transfigurée. Ain[si] l'entendit notre nouvelle Bienheureuse.

Bien différente de ce qu'avait été sa pieu[se] mère, et plus préoccupée de ses intérêts ter[m]porels que de ceux de son âme, tout affair[ée] aux gains de sa boutique qui s'ouvrait l[es] dimanches et fêtes comme en semaine, Jean[ne] n'accueillait guère les pèlerins que pour [le] profit qu'elle en savait tirer. Quant au[x] pauvres qui s'aventuraient à frapper à sa port[e,] du plus loin qu'elle les apercevait, elle l[es] écartait d'un mot dur ; « Je n'ai pas de pa[in] à vous donner. » Et voici que, un beau jou[r,] dans un de ses bons moments, elle a héber[gé] pour quelques sous une pèlerine, Françoi[se] Souchet. « Dieu — lui dit celle-ci, énigm[a]tique — ne m'a envoyée cette première fo[is] que pour apprendre les chemins. » De fa[it,] elle revient. Cette femme, visiblement u[ne] ignorante, une miséreuse étrange, ne profè[re] d'elle-même que des propos décousus, ini[n]telligibles, salués du gros rire de la cant[o]nade ; à d'autres instants, elle prend un t[on] majestueux pour exprimer avec une autori[té] péremptoire ce que « la voix » lui fait dir[e.] Quelle voix donc ? La voix de Dieu qui par[le] par la bouche du pauvre.

Petit à petit, cette voix mystérieuse enva[hit] plus pleinement le cœur de Jeanne, éveilla[nt] sa conscience. Elle écoute, elle répond et, to[m]bant à genoux, elle interroge : « Est-ce don[c,] mon Dieu, par cette simple femme que vo[us] voulez me faire entendre votre voix ? » D[e] ce jour-là et par la suite, la voix se fait pl[us] précise et plus pressante, la réponse pl[us] docile. C'est l'appel au « chemin de la pe[r]fection » et Jeanne sent monter à ses lèvr[es] l'invocation de Saul sur la route de Damas : « *Seigneur, que voulez-vous donc que [je] fasse ?* » (*Act.* IX, 5.) Puis c'est l'appel [au] dépouillement complet et de tout et d'el[le-] même aux pauvres. Elle continue d'obéir [:] elle vide ses armoires pour en porter tout [le] contenu aux indigents. Ce soir-là, au reto[ur] de la charitable expédition, elle entend, p[ar] la bouche de Françoise, la « voix » qui [lui] dit que l'aumône a apaisé tous les griefs [de] Dieu contre elle et que le voile de l'oubli [est] descendu sur son passé, le dérobant po[ur] jamais aux regards du juste Juge.

A la Samaritaine, Jésus avait dit : « *Si [tu] savais le don de Dieu, si tu connaissais Ce[lui] qui te demande à boire, c'est toi qui lui aur[ais] demandé et c'est lui qui t'aurait donné [de] l'eau vive, cette eau qui jaillit pour la vie ét[er]nelle.* » (*Ioan.* IV, 10, 14.) Et Jeanne, dans u[ne] extase de trois jours et de trois nuits, l'u[ne] des plus merveilleuses qu'on lise dans l'h[is]toire des saints, boit à longs traits les déli[ces] de l'eau céleste. Quand elle reprend ses se[ns,] le chemin de sa vie est tracé ; elle sait, e[lle] voit clairement ce que le Seigneur atte[nd] d'elle : la charité envers les pauvres, l'eff[ort] vers la plus grande perfection par le comp[let] détachement d'elle-même.

à Saumur, dans le quartier de Fenet, tout près du sanctuaire de Notre-Dame des Ardilliers. Après avoir connu, dans des circonstances extraordinaires, les desseins de Dieu sur elle et sa vocation spéciale, Jeanne renonce au négoce, rassemble dans sa maison des orphelines, puis, dans un logis plus vaste, des indigentes et des infirmes de tout âge. Elle abrite et nourrit une centaine de personnes, sans compter les pauvres à qui elle fait l'aumône chaque jour. L'hôtel des Trois-Anges, à Saumur, qu'elle remplit de malheureux devint l'hôpital de la Grande-Providence qui compte jusqu'à 600 lits. En 1709, l'évêque d'Angers, Mgr Poncet de La Rivière, approuve la Congrégation religieuse fondée par Jeanne Delanoue pour l'aider et la continuer dans son œuvre de dévouement au service des pauvres. La fondatrice mourut le 17 août 1736. Déposé d'abord dans la chapelle de la Providence, son corps fut enseveli en 1796 dans l'église des Ardilliers, puis en mai 1881, transféré dans la chapelle de la Maison-Mère, à Saint-Florent-lès-Saumur. Le 5 juillet 1898, la cause de Jeanne Delanoue (en religion Sœur Jeanne de la Croix) fut introduite en Cour de Rome. La cause de béatification fut reprise le 21 octobre 1937. Les trois miracles proposés furent approuvés par le Pape le 16 novembre 1941. Ce sont trois guérisons instantanées d'une tuberculose du genou (guérison de Sœur Marie-Elisabeth, 24 octobre 1907), d'une tuberculose du larynx et des poumons (Sœur Marie de la Présentation, 7 septembre 1908), d'un cancer du pharynx (Sœur Sainte-Virginie, juillet 1924, à Saumur).

(2) Nous publions le texte paru dans l'*Osservatore Romano* du 12. 11. 47.

Le corps du pauvre est le corps du Christ

Plus d'une fois nous avons tous lu dans la légende dorée de la charité quelqu'un de ces récits merveilleux où le Sauveur, secouru sous les traits du mendiant ou du lépreux qu'il avait empruntés, apparaissait ensuite dans l'éclat très doux de sa gloire. Symbole corporel d'une réalité spirituelle plus grande et plus belle encore.

Comme jadis, dans la nuit divine, l'ange du Seigneur avait envoyé des bergers à l'étable de Bethléem : « Vous y trouverez un petit Enfant... couché dans une crèche » : ainsi, sur la parole de la pauvre Françoise Souchet, messagère du Seigneur, Jeanne Delanoue était allée chercher, elle aussi, dans une étable, six pauvres petits enfants presque nus, grelottants, gisant à terre avec leurs parents, tout consumés par la misère et la maladie. De son mieux, elle nettoie et accommode le taudis ; elle y porte en abondance vivres et vêtements. Plusieurs fois par semaine, on peut la voir parcourir les 4 kilomètres qui séparent Saint-Florent de sa maison, courbée sous le poids d'un lourd panier. Les passants regardent avec surprise l'ancienne mercière, naguère un peu vaniteuse et fort avare, dans sa rude tâche de charité. Les uns admirent sa conversion et ils en bénissent Dieu ; d'autres la prennent pour une insensée ; d'autres, enfin, sourient, un peu sceptiques, et attendent de voir combien de temps elle persévérera dans son beau zèle, un feu de paille, croient-ils. Et à ceux qui lui demandent, intéressés ou narquois, où elle va en telle hâte et si pesamment chargée, Jeanne répond : « Habiller et nourrir mes petits Jésus. » On haussait les épaules et l'on passait sans comprendre. Jeanne, elle, avait compris, elle était dans la vérité. Aucune inclination spéciale, avouait-elle plus tard, ne la portait à secourir les indigents, ni à s'intéresser à leurs misères. « Mais lorsque j'entends Jésus-Christ dire dans l'Evangile : tout ce que vous avez fait au moindre de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait, je tremble de mériter ce reproche au dernier jour : j'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger... Voilà ce qui me porte à tout ce que j'entreprends, à tout ce que je fais. »

Ce qu'elle fait ? Mais c'est tout ce que ferait quiconque saurait voir dans le pauvre, comme elle l'y voyait elle-même, Jésus-Christ. Elle le traite, quel qu'il soit, comme elle eût traité Jésus-Christ en personne, avec le même empressement dévoué, la même délicatesse raffinée, la même vénération respectueuse.

Pour la même raison, ne l'arrête, si grande que soit le nombre de ceux qui se présentent, si grande que soit l'étendue de leur détresse, l'immensité de leurs besoins. C'est Jésus, et, parce que c'est Jésus, il ne peut jamais être question de l'éconduire, il doit toujours trouver tout prêts le vivre et le couvert ; on doit toujours avoir place pour lui. On se serrera, on agrandira, on bâtira, on s'endettera, qu'importe ! « Mon Dieu, disait-elle, ce sont vos dettes, vous les acquitterez quand bon vous semblera. » Et le Père infiniment riche du divin Pauvre payait toujours les dettes contractées pour son Fils. Des secours imprévus arrivent du dehors, à point nommé ; les obstacles les plus insurmontables tombent d'eux-mêmes ; le pain, l'étoffe, l'argent se multiplient entre ses doigts. Comment suffire à sa tâche sans cesse grandissante : elle n'a que ses deux bras ; de vaillantes compagnes lui apportent les leurs, et voici un nouvel Institut religieux que bientôt l'autorité ecclésiastique approuve et que le peuple appelle spontanément la *Providence* et, sans beaucoup tarder, la *Grande-Providence*.

A la mort de Jeanne Delanoue, la Congrégation de Sainte-Anne de la Providence avait déjà pris un développement considérable. Sur elle, comme sur toutes les familles religieuses, la bourrasque révolutionnaire a passé, mais sans la détruire. Depuis, le zèle et la charité ont dû faire front sans relâche aux épreuves multiples et variées, conséquences des persécutions, des guerres, des crises de toutes sortes, et néanmoins, continuant saintement et développant l'œuvre de votre Mère, vous travaillez dans un grand nombre de maisons, toujours, comme elle, au service des pauvres.

La vie du pauvre est la vie du Christ

L'identification du Christ avec le pauvre, telle que Nous venons de la dire et de l'admirer, n'est encore qu'une identification morale : elle fait du pauvre le représentant favori et qualifié de Dieu, en sorte que Dieu considère comme fait à lui ce qu'on aura fait pour le pauvre. Cela ne pouvait suffire à son amour de prédilection. Il a voulu réaliser une identification parfaite, réelle, complète, poussée jusqu'à l'extrême, jusqu'à l'identification physique. Il s'est donc fait homme, il s'est fait chair pour habiter parmi nous, mais il s'est fait pauvre pour prendre sur lui toutes les misères de la pauvreté, *ut misericors fieret.* (*Hébr.* II, 17 ; IV, 15.) Et il l'a fait en plénitude, afin que sa vie fût par excellence la vie du pauvre et que tout pauvre, sûr, dans les souffrances, les angoisses, les humiliations de la pauvreté, d'être compris de lui, apprît à chercher et à trouver près de lui consolation, secours et exemple.

Il sait, par expérience, ce que c'est que d'avoir froid, de n'avoir pas une pierre où reposer la tête, ce que c'est que d'avoir faim et soif, ce que c'est que de voir ses humbles vêtements partagés et tirés au sort sous ses yeux, et de mourir nu, avec pour lit une croix raboteuse, étant né dans une crèche, dont le bois rugueux n'était adouci que par une poignée de foin.

Eminente dignité des pauvres, enviée, semblerait-il, par Dieu, qui s'en est voulu parer. Cette dignité, Jeanne Delanoue, dès avant de la comprendre en son esprit, l'avait déjà devinée, pressentie, et, la voyant ambitionnée par Jésus, elle l'a ambitionnée aussi pour elle. Tel est le secret de sa vie d'une effrayante austérité.

Le pauvre a faim ; elle ne mange que trois fois par semaine. Le pauvre reçoit les déchets de la table des riches (cf. *Luc.* XVI, 21) ; elle mange les débris de pain laissés par les pauvres et la viande avariée que l'un d'eux n'avait pas

le courage de mettre à la bouche. Le pauvre est mal vêtu et ses guenilles ne sont pas entretenues ; elle s'affuble de haillons répugnants et ne modère cette mortification que par obéissance. Le pauvre est humilié de laisser voir ses misérables habits; elle paraît à l'église, malgré les révoltes de sa nature, dans le plus étrange accoutrement. Le pauvre est mal logé et dort sur un grabat ; elle repose quelques courtes heures, tout habillée, assise sur une chaise et la tête appuyée contre le mur, ou se blottit dans un coffre étroit, où n'eût pu s'étendre un enfant et qu'elle appelle sa crèche. Le pauvre mendie ; elle décide d'en faire l'épreuve pour connaître la peine que connaissent les pauvres honteux.

Comme tout cela est loin des pensées du monde ! et comme le monde a besoin du spectacle de ces saintes folies pour apprendre et goûter la vraie sagesse, tout au moins pour entrevoir, dans sa splendeur surnaturelle, l'éminente dignité du pauvre et de la pauvreté, qui lui fait horreur pour lui-même !

Quant à vous, filles d'une telle Mère, que pouvons-Nous lui demander pour vous ? Que la puissance de son intercession sur le cœur de Dieu, que la puissance de son exemple sur vos cœurs, vous obtiennent d'être remplies de son esprit, héritières de sa sollicitude pour les pauvres, de son amour envers Dieu, qui s'est fait pauvre pour notre amour. C'est par ce souhait et dans cette confiance que Nous vous donnons paternellement à vous, à votre Institut, à tous ceux qui vous sont chers, à vos chers pauvres surtout, Notre Bénédiction apostolique.

— *Drame en pays jaune*, par Henri Garnier. — Vol. 12 × 19 cm., 144 pages, 90 francs français. Editions Grands Lacs, 31, rue Friant, Paris, XIVe.

Ce volume clôt la troisième série (année 1947) de la collection Lavigerie. Par ses récits comme par ses illustrations, il révèle la Chine d'hier et d'aujourd'hui, livrée à des bandes rivales, dont le paysan est victime. Le rôle actuel du missionnaire en ces régions est, par le fait même, rendu bien difficile et très complexe. Un roman, qui est comme une page de la vie du prêtre missionnaire.

— *Actes d'apôtres*, par Henri Revol, S. J. — Vol. 14 × 22,5 cm., 96 pages, 75 francs. J. I. C., 14, rue d'Assas, Paris, VIe. Editions Spes, 79, rue de Gentilly, Paris, XIIIe.

L'aumônier national de la J. I. C. a voulu, par ces méditations 1947-1948, familiariser les jeunes avec les « actes » des chrétiens de la primitive Eglise, leur donner sur la vie chrétienne une vue d'ensemble qui leur permette de mieux saisir ce que doivent être leurs « actes d'apôtres ». Rappel des origines du christianisme, ces méditations sont aussi par le choix des gestes, des paroles et des réflexions, un guide lumineux pour la vie intérieure et l'action apostolique du militant.

— *Aux jeunes : Beauté et grandeur du sacerdoce.* (Lettre-préface de Mgr Leynaud), par le R. P. Quillard, C. SS. R. — Vol. 12,5 × 19,5 cm., 312 pages, 20 gravures, 198 francs. Editions Salvator, Porte du Miroir, Mulhouse (Haut-Rhin).

Trosième édition, revue et augmentée, d'un ouvrage qui, en raison de son but et de sa présentation a recueilli des vifs éloges de maîtres autorisés. Il a été accueilli avec faveur par tous ceux (prêtres, directeurs de la jeunesse) qui travaillent à l'œuvre capitale du recrutement sacerdotal. A mettre entre les mains des jeunes gens qui s'interrogent sur leur vocation.

EVÉNEMENTS ET INFORMATIONS

DECEMBRE 1947

LUNDI 1er. — Le Maroc rend un dernier hommage au général Leclerc et à ses compagnons, dont les dépouilles sont ensuite transportées à Alger pour être ramenées en France, à bord de l'*Emile Bertin*.

— Des bagarres, dans le Nord, opposent grévistes et non-grévistes. La police fait évacuer des fosses des mines du Nord et du Pas-de-Calais. Des échauffourées s'ensuivent.

A Paris, des groupes de choc attaquent sans succès les centrales des P. T. T. Dans la région parisienne, la police procède à de nombreuses arrestations. Toutes les gares rouvrent à Paris. Le train Lyon-Bourg a déraillé. En fin de journée, les C. R. S. font évacuer les centrales électriques de la banlieue parisienne, qui refonctionnent dès avant minuit, permettant la reprise du trafic du Métro interrompu en cours d'après-midi.

— Au Palais-Bourbon, contre M. Calas, communiste, qui avait magnifié la désobéissance du 17e de ligne, M. Herriot demande la censure avec exclusion temporaire. La sanction est votée, mais M. Calas reste à la tribune toute la nuit.

— Pour la première fois, le *bureau confédéral de la C. G. T.* s'est séparé en signant deux communiqués différents : celui des *majoritaires* repousse catégoriquement les propositions gouvernementales ; celui de *Force Ouvrière* les estime satisfaisantes.

— Le *prix Femina* est décerné à Mme Gabrielle Roy, pour son livre : *Bonheur d'occasion*, qui conte la vie d'une ouvrière de Montréal. Mme G. Roy est une journaliste canadienne d'éducation bilingue.

A l'étranger. — Pressé par M. Vandenberg, le Sénat américain vote l'aide intérimaire, autorisant ainsi l'ouverture de crédits d'un montant de 597 millions de dollars, dont 328 sont destinés à la France, 227 à l'Italie et 42 à l'Autriche.

— La Conférence socialiste d'*Anvers*, qui a réuni le 28 novembre les délégués de 22 pays, termine ses travaux.

— Les incidents consécutifs à la décision prise samedi par l'O. N. U. de partager la Palestine en deux continuent à se dérouler dans le Proche Orient.

MARDI 2. — Le Conseil de la République adopte par 209 voix contre 84, le projet de loi de défense de la République.

— L'agitation sociale gagne la province, où les grévistes prennent d'assaut les centres d'activité, principalement les mines et les gares. A *Marseille* et *Béziers*, notamment, une vive effervescence s'est manifestée. Les sabotages et les entraves à la liberté du travail s'intensifient. A *Paris*, les services publics fonctionnent presque normalement.

— A l'aube, M. Calas est exclu *manu militari* de l'Assemblée, sur ordre écrit du président Herriot. Les députés communistes continuent à retarder le vote de la deuxième partie du projet gouvernemental par une obstruction acharnée.

— Dans une allocution radiodiffusée, M. Jouhaux déclare qu'il n'a « pas renoncé à négocier avec le gouvernement » et lance à ses troupes un appel au calme.

— M. Bidault, qui représente la France à la Conférence de Londres, fait à Paris un séjour éclair. Après s'être entretenu avec le président du Conseil, il repart pour Londres en avion.

— L'Académie des sciences morales et politiques a élu au fauteuil de Mgr Ruch, évêque de Strasbourg, décédé, Mgr Chevrot, curé de Saint-François-Xavier et prédicateur du Carême de 1938 à 1940.

— Devant la Haute Cour, s'ouvre le procès de M. Xavier Vallat, qui fut, sous l'occupation, secré

ire général aux Anciens Combattants, commis-ire aux Questions juives de mars 1941 à mai 47 et succéda enfin à Philippe Henriot, comme itorialiste de Radio-Vichy.

A L'ÉTRANGER. — *A Jérusalem*, les Arabes incen-ent les quartiers juifs.

— Les savants américains fêtent à l'Université *Chicago*, le 5e anniversaire de « l'âge atomique ».

MERCREDI 3. — A 2 h. 20, l'express Paris-ourcoing déraille à *Agny*, près Arras, à la suite un sabotage. Le bilan des victimes s'élève à morts et une soixantaine de blessés. Cet attentat a pu être que le fait de techniciens, conclut l'en-uête. D'autres sabotages sont signalés en grand ombre dans diverses régions. De violentes bagarres it éclaté à *Grenoble, Nice, Béziers, Montpellier, arseille*, enfin, où des barricades dressées par les évistes ont été dégagées par la police. Reprise du avail presque total dans les mines. Mais la grève étend dans l'Electricité de la région parisienne, ont la production est tombée à 30 pour 100 de la ormale.

— Le Conseil des ministres décide le rappel de 20 000 hommes, dont 40 000 du contingent 47-1, ctuellement en congé libérable, et 80 000 dispo-ibles du contingent 43-2, mobilisables en raison u vote de l'Assemblée. Le Conseil décide de lever les allocations familiales de 22 % au r décembre et envisage une autre augmentation our le 1er janvier.

— En annonçant à l'Assemblée l'accident Arras, M. Mayer, ministre des Finances, échaîne la fureur des communistes, qui l'en endent responsable. M. Moch, ministre de l'Inté-eur, annonce la régression des grèves et affirme u'elles ont un but politique, qui est d'empêcher la alisation du plan Marshall.

A L'ÉTRANGER. — Après une nuit calme, les oubles reprennent en Palestine, et particuliè-ement entre *Jaffa* et *Tel-Aviv*, ainsi qu'à *Gaza Haïfa*.

— Le bureau d'information du Vatican, créé au ébut des hostilités pour favoriser les échanges de ouvelles entre personnes séparées par la guerre porter assistance aux prisonniers, vient d'être emplacé par un bureau d'émigration, destiné à aciliter les départs vers d'autres contrées des oyers qui ne peuvent plus s'installer où ils ivaient autrefois.

JEUDI 4. — Après cinq jours de débats tumul-ueux à l'extrême, l'Assemblée vote, par 413 voix ontre 183, la deuxième loi de sauvegarde de ordre républicain. Le texte adopté, relatif à la rotection de la liberté du travail et à la répres-ion des sabotages, diffère partiellement du projet ouvernemental.

— Les réservistes du contingent 43-2 sont rap-elés sous les drapeaux, en exécution du décret u 3 décembre.

— Des raids exécutés par des grévistes sont gnalés dans le Nord, la région parisienne et le ud-Est, particulièrement à *Nice*, à *Valence*, où 000 manifestants ont pris la gare d'assaut pour uelques heures, perdant 2 tués et 10 blessés ; à *enain*, où 20 C. R. S. ont été grièvement blessés ar les émeutiers ; à *Puteaux*, à *Saint-Ouen*, à *ory*, enfin, où de violentes échauffourées ont usé de nombreux blessés. Cinq cheminots arrêtés our sabotage déclarent appartenir au P. C. et voir obéi aux ordres de leur Comité de grève.

— A Hénin-Liétard, M. Thorez prononce un dis-ours devant des grévistes, à l'occasion de la ainte-Barbe, fête des mineurs.

— Le président Schuman annonce que 100 mil-ards sont proposés par le gouvernement pour la valorisation de la fonction publique, à partir du r janvier. L'U. G. F. F., non satisfaite, vote une rève d'avertissement des fonctionnaires pour ndi et mardi.

— M. J. F. Dulles, conseiller du général Mars-hall, arrive à Paris et rend visite à M. Schuman.

— L'*Osservatore Romano* annonce que les dio-cèses de Baltimore et Washington, aux *Etats-Unis*, unis jusqu'à présent, sont séparés. Baltimore reste métropole, Washington devient archevêché. Un nouveau diocèse est créé, *Austin* (Texas), par le démembrement de l'archidiocèse de Saint-Antoine et des diocèses de Galveston et de Dallas. Sont nommés : à l'Eglise métropolitaine de *Baltimore*, S. Exc. Mgr François Keough, év. de Providence. Né à New-Britain, au dioc. de Hartford, le 30 déc. 1890, il fut ordonné prêtre en 1916, après avoir fait ses études à Saint-Sulpice de Paris. Il était évêque de Providence depuis le 10 fév. 1934.

— Au siège archiépiscopal de *Washington* (*E.-U.*), S. Exc. Mgr Patrice O'Boyle, directeur de la *Catholic Charities*, à New-York.

— Au siège cathédral de *Belleville* (*E.-U.*), S. Exc. Mgr Albert Rodolph Zuroweste, curé de Saint-Joseph d'East (Saint-Louis), en ce même diocèse.

— Au siège cathédral de *Austin*, S. Exc. Mgr Louis-J. Reicher, chancelier de la Curie épis-copale de Galveston.

— Au siège titulaire de Sasima, S. Exc. Mgr Wendolin J. Nold, curé de la paroisse du Christ-Roi à Dallas, qui devient coadj. avec suc-cession de Mgr Christophore Byrne, év. de Gal-veston.

A L'ÉTRANGER. — *A Londres*, devant l'attitude de M. Molotov, les Quatre écartent provisoirement le traité avec l'Autriche.

— En Palestine, la *Haganah* (organe officiel de défense créé par l'Agence juive), après avoir mis sur pied une troupe de 50 000 hommes, fait appel à la coopération de l'Irgoun et du Gang Stern.

VENDREDI 5. — Malgré divers sabotages, on observe une tendance générale à l'apaisement, sauf à *Saint-Etienne*, où de violentes bagarres ont éclaté, entraînant plusieurs arrestations ; à *Perpignan* et *Béziers*, le Comité national de grève lance un nouvel appel à la grève. Les deux Fédérations communistes de fonctionnaires tentent de déclen-cher la grève, mais ne sont pas suivies.

— Le bureau de la C. G. T. au complet obtient du président Auriol une audience et sollicite une seconde lecture de la loi sur la protection du travail. M. Auriol s'est refusé à intervenir dans ce sens.

— A l'Assemblée, où se prolongent les incidents violents, M. Jules Moch, répondant à M. Michel, communiste, donne la version officielle des inci-dents de Valence. La confiance est votée au gou-vernement par 408 voix contre 183.

— Au Conseil de la République, M. Schuman dit son regret d'avoir dû commencer par des mesures de protection du travail et affirme la hâte qu'a le gouvernement de commencer son œuvre cons-tructive.

— M. X. Vallat se voit reprocher le recensement des Juifs, qui facilita leur déportation.

A L'ÉTRANGER. — *A Londres*, devant les thèses britannique et américaine, tendant à la reconstruc-tion rapide de l'Allemagne pour le payement de ses dettes et le relèvement européen, tout en éli-minant totalement le potentiel de guerre allemand, M. Bidault accepte une Allemagne unie et propose des chiffres très voisins de ceux des Anglo-Améri-cains, pour la production de l'acier, à condition que soient prises des dispositions de sécurité.

L'Osservatore Romano publie la nomination au siège métropolitain de Regina (Canada) de S. Exc. Mgr Michel Cornelius O'Neill, recteur de la cathé-drale d'Edmonton ;

— Et la composition de la nouvelle Curie géné-ralice des Pères Théatins : Préposé gén. : le T. R. P. Jean Llabrès ; vic. gén. et proc. gén. : R. P. Julien Adrover ; conseillers gén. : RR. PP. Michel Das, Raphaël Juan, François Andreu ; écon. gén. : R. P. Antoine Bauza.

SAMEDI 6. — Après avoir reçu l'hommage de *Toulon, Arles, Avignon, Orange*, etc., les corps du général Leclerc et de ses compagnons entrent à Paris par la voie de la Libération et sont transportés aux Invalides. Le général de Gaulle vient se recueillir devant le catafalque de son compagnon d'armes.

— M. Daniel Mayer, ministre du Travail, annonce, dans une allocution radiodiffusée, qu'un acompte définitif sera donné à la reprise du travail, mais que les jours de grève ne seront pas payés. Le gouvernement prépare un règlement général des salaires.

— M. Jouhaux reprend la négociation avec M. Daniel Mayer.

— Le Conseil de la République adopte, par 217 voix contre 82, le deuxième projet gouvernemental, qui porte sur la liberté du travail.

— Tandis qu'une accalmie générale se confirme d'heure en heure, de violentes bagarres ont encore lieu à Saint-Etienne, où la police a finalement le dessus.

— M. Bollaert, haut-commissaire de France en Indochine, a un important entretien avec l'ex-empereur Bao-Daï, à bord du *Duguay-Trouin*, dans la baie d'Along.

— Le général de Gaulle reçoit M. J. F. Dulles, qui s'est entretenu auparavant avec MM. Blum et Jouhaux.

— S. S. Pie XII confère la prélature à M. le chanoine Pirolley, vicaire général, archidiacre de Notre-Dame de Gray, précédemment supérieur du Séminaire de Favernay.

— A l'occasion de la rentrée de l'Université, les personnalités étrangères suivantes reçoivent à la Sorbonne le doctorat *honoris causa* : MM. Piaget, spécialiste des questions de psychologie enfantine, qui fut nommé, en 1929, directeur du bureau international de l'éducation et fit des conférences dans plus de 20 Universités d'Europe et d'Amérique ; J. B. Haldane, E. E. Hume, C. Cake, Meijers, B. Algot, P. C. Jessup, E. Stinsio, T. Reichstein, W. Stanlet et Oikonomos.

— Mort de Mlle Girod de l'Ain, qui consacra sa vie à « l'Œuvre de secours aux églises dévastées et d'aide aux prêtres », qu'elle fonda avec sa mère, au lendemain de l'autre guerre, suscita la « coopérative de reconstruction des églises », créa aussi le « bureau des conférences » et, pour une large part, le « sanatorium du clergé ».

L'*Osservatore Romano* publie la nomination au siège cathédral d'*Alife* (*Italie*) de Mgr Joseph Della Cioppa, év. tit. de Tibériade et prélat *nullius* de Altamura et Acquaviva delle Fonti.

A L'ÉTRANGER. — La Conférence de *Londres* semble se trouver dans une impasse totale.

— Un Comité insurrectionnel italien, groupant 300 000 travailleurs, fait connaître son existence en lançant un ultimatum au gouvernement.

— M. Churchill fait, au Kingshall de *Manchester*, un discours dans lequel il critique plus violemment que jamais la politique du gouvernement travailliste.

— Le gouvernement belge donne son accord à la nomination de M. J. de Hautecloque comme ambassadeur de France, en remplacement de M. Brugère. M. J. de Hautecloque avait été nommé ambassadeur à Ottawa en 1944.

DIMANCHE 7. — Le corps du général Leclerc est exposé sous l'Arc de Triomphe, puis à Notre-Dame, où une foule immense vient lui rendre hommage jusque très tard dans la nuit.

— M. Daniel Mayer reçoit le bureau de la C. G. T., qui comprend cette fois M. Frachon, et celui de la C. F. T. C. La négociation avec la C. G. T. se termine par un nouvel échec.

— La journée est très calme dans tous les secteurs de l'agitation sociale. La gare de *Vierzon*, qui avait été occupée par les grévistes, est évacuée, mais celle de *Valence* est toujours aux mains des manifestants. A *Saint-Etienne* et *Vichy* éclatent nouvelles bagarres.

— A la suite d'un sabotage, l'express Paris-Ly déraille, mais il n'y a pas de victime.

— Des élections municipales faites au *Ha* donnent 19 065 voix au R. P. F., 18 746 au P. et 8 776 à la « troisième force ».

— Tristan Bernard meurt à l'âge de 81 ans. fut journaliste, romancier et l'auteur d'une ce taine de pièces à succès, dont les plus célèb sont : les *Pieds nickelés, Jules, Juliette, Juli La volonté de l'homme, Triplepatte* et *L'angl tel qu'on le parle.*

A L'ÉTRANGER. — Dans un message radiodiffu à l'occasion du Congrès marial de *Barcelone*, Saint-Père dit l'espoir qu'il place dans les Co grégations mariales.

— Un « Congrès du peuple allemand » se réu à *Berlin*, sous l'égide du parti socialiste unifié zone soviétique, et élit 17 membres pour prési éventuellement une délégation auprès du Cons des ministres des Affaires étrangères.

— La Ligue arabe ouvre au *Caire* une série Conférences groupant les représentants de l'Ir de la Syrie, du Liban, de l'Egypte, dans le b de lutter contre le partage de la Palestine.

LUNDI 8. — Les funérailles nationales général Leclerc ont été célébrées à Notre-Dame Paris, en présence de nombreuses personnalités délégations civiles et militaires, et d'une fo immense venue rendre un dernier hommage à s libérateur. MM. Auriol, Schuman, P.-H. Teitg P. de Gaulle et les généraux Delattre de Tassig Giraud et Kœnig assistaient aux cérémonies, ai que S. Em. le cardinal Suhard, qui a don l'absoute et conduit le corps aux Invalides. corps du général Leclerc repose aux Invalides, da la crypte des gouverneurs.

— M. Daniel Mayer annonce que l'indemnité 1 500 francs sera acquise à tous les salariés auront repris demain leur travail.

L'ordre de grève lancé par l'U. G. F. F. n' suivi que par les instituteurs, qui sont presq tous en grève. A Paris, les services publics fo tionnent normalement, et, devant cet échec, Syndicat cégétiste du Métro doit rapporter s ordre de grève.

— Le prix Goncourt est décerné à M. Jean-Lo Curtis, pour son livre : *Les forêts de la nuit*, il traite le thème de la révélation de l'individu p l'événement. M. J.-L. Curtis, professeur, a d publié, à 30 ans, deux romans : *Les jeunes homn* et *Siegfried*.

Le prix Théophraste Renaudot est décerné M. Jean Cayrol, pour ses deux livres : *On vo parle* et *Les premiers jours*. Jean Cayrol appart aux services de renseignements de Remy, sous l' cupation, et fut déporté à Mathausen.

A L'ÉTRANGER. — *A Londres*, M. Molotov ren aux ministres des Affaires étrangères un plan co plet traitant à la fois des principes économiqu du niveau de l'industrie et des réparations, réclame dans la Ruhr un contrôle à quat M. Molotov accepte, sur la demande de M. Marsh que les 10 milliards de réparations à la Russie soient pas une condition préalable, et que le pl britannique, qu'il repoussait samedi, soit p comme base de discussion, en même temps que sien et celui de la France. Ces premières conc sions de la délégation russe font rebondir la C férence.

— Le gouvernement soviétique fait remettre M. André Marie, ministre des Affaires étrangè par intérim, deux notes protestant énergiquem contre la « perquisition » effectuée le 14 novem au camp de Beauregard, et contre l'expulsion ressortissants soviétiques qui l'avait suivie.

— Le « Congrès du peuple allemand » demar

u Conseil des Quatre d'accorder audience à ses ·présentants.

— Le procès d'Alfred Krupp von Bohlen et de ·s onze principaux collaborateurs, accusés de ·ime contre la paix, s'ouvre devant le tribunal néricain de Nuremberg.

— Léopold III se déclare prêt à reprendre ses rérogatives royales, « lorsqu'il aura été publiuement déclaré que rien n'a jamais entaché l'honeur du chef de la dynastie ».

— Le maréchal Tito et le président du Conseil ongrois, M. Dinnyes, signent un traité d'amitié et 'assistance militaire entre la Yougoslavie et la ongrie.

MARDI 9. — Le Comité central patronal de grève ui, la veille, avait demandé aux grévistes de pouruivre la lutte, donne soudainement l'ordre de ·prise du travail pour mercredi matin. Les grèves ui, d'après la C. G. T., auraient affecté un milon et demi de travailleurs, auraient fait perdre 5 millions de journées de travail, tandis que elles de juin dernier n'en avaient fait perdre ue 7 millions.

— Le train Genève-Lyon déraille près de Virieu-·-Grand (Ain), à la suite d'un sabotage. Grâce au ang-froid du mécanicien et du chauffeur, on ne éplore aucune victime.

A L'ÉTRANGER. — Le gouvernement soviétique emet à M. Charpentier, chargé d'affaires du gouernement français, une note qui déclare que expulsion de MM. Filatov et Sorokine (voir 6. 12. 7., *D. C.*, t. XLIV, col. 599) équivaut à une dénonation unilatérale de l'accord de rapatriement, et u'en conséquence, « le gouvernement soviétique ordonné à tous les membres de la mission soviéque de rapatriement de quitter la France et exige ue les membres de la mission française de rapa·iement en U. R. S. S. quittent immédiatement le ·rritoire de l'U. R. S. S. ». De plus, la note nnonce la cessation des pourparlers commerciaux vec la France, ce qui revient à lui refuser les millions de quintaux de céréales russes, sur lesuels elle comptait.

— *A Londres*, M. Bidault demande qu'aucune disussion sur l'administration allemande ne soit ngagée tant que le régime de la Sarre ne sera pas éfini.

— Conformément à la nouvelle Constitution bulare, qui veut que les membres du gouvernement oient élus par l'Assemblée nationale, le président imitrov présente la démission de son gouverement.

— Un accident d'avion fait 23 morts dans le *abrador* (Canada).

MERCREDI 10. — S. Em. le card. Petit de Julville, archevêque de Rouen, meurt dans la nuit, près quelques jours de maladie. Né en 1876, à ijon, il fut ordonné prêtre en 1903, professa le ogme à Issy de 1905 à 1910 et fut ensuite supéeur à Sainte-Croix de Neuilly. Pendant la guerre 1914, il participa brillamment, en qualité d'auônier volontaire, aux batailles de la Somme et Verdun. Le 23 juin 1927, Pie XI le nomma vêque de Dijon. Il devait être appelé plus tard à résider la Commission nationale du catéchisme. n août 1936, il était promu au siège métropoliin de Rouen ; et le 18 février 1946, il recevait cardinalat (voir *D. C.*, 17. 3. 46, col. 189).

— Le travail reprend dans toute la France, sauf ans certaines fosses du Nord, où les mineurs xigent le retrait des troupes.

— Le Conseil des ministres déclare irrecevable troisième note soviétique et charge M. Charentier d'en faire retour au gouvernement de U. R. S. S.

Sur proposition de M. P.-H. Teitgen, le général enri Zeller est nommé chef d'état-major de armée. En cette qualité il assistera le général evers, chef d'état-major général.

— Dans une allocution radiodiffusée, le président Schuman fait appel à l'esprit de solidarité de tous les Français, et particulièrement des agriculteurs, à qui il « demande solennellement de livrer leurs produits ».

— M. Vincent Auriol préside la première Assemblée de l'Union française, qui s'ouvre au château de Versailles, dans la salle du Congrès.

— Le jury de la Haute Cour condamne Darquier de Pellepoix à mort par contumace, à la dégradation nationale et à la confiscation de ses biens, et Xavier Vallat à dix ans de prison et à la dégradation nationale.

A L'ÉTRANGER. — *A Londres*, M. Marshall met M. Molotov en demeure de renoncer aux réparations prélevées sur la production courante et insiste pour que, dès le 1er janvier 1948, aucun prélèvement ne soit opéré en Allemagne, qui ne soit compensé en devises ou en marchandises.

— Le colonel Marquié, chef de la mission de rapatriement en U. R. S. S., fait une déclaration élogieuse pour le gouvernement soviétique et injurieuse pour le gouvernement français.

— A *Téhéran*, le Cabinet de Ghavam-es-Sultaneh, mis en minorité, démissionne.

JEUDI 11. — M. Bollaert, retour d'Indochine, arrive à Orly.

— Dans le bassin houiller du nord de la France, 70 pour 100 des mineurs ont repris le travail. La situation évolue vers la normale.

— Le bilan de la Banque de France révèle qu'à la suite de la crise qui vient de s'achever, la circulation fiduciaire a augmenté de 18 493 millions.

— Le ministère des Forces armées annonce que la démobilisation du contingent 1943-2 s'effectuera du 15 au 21 décembre.

— Devant la Haute Cour s'ouvre le procès de M. Adrien Marquet. Parti des rangs de la S. F. I. O., il les quitta pour fonder en 1933 un parti socialiste indépendant ; il fut, après le 6 février, ministre du Travail dans le Cabinet Doumergue et adhéra en 1936 au groupe Déat ; il entra dans le premier Cabinet Pétain, le 23 juin 1940, mais le quitta dès le 6 septembre et reprit, durant quatre ans, ses fonctions de maire de Bordeaux.

A L'ÉTRANGER. — Le gouvernement français répond à la première note soviétique du 8 décembre, en précisant notamment que le régime du camp de Beauregard était exceptionnel.

— *A Rome*, l'ordre de grève générale a été voté par la Bourse du Travail, à la majorité de 17 voix contre 3 (celles des démocrates chrétiens), mais il n'est pas suivi dans l'ensemble.

— *A Londres*, les Quatre fixent à 11 millions et demi de tonnes la production d'acier annuelle de l'Allemagne. La France obtient en échange des garanties touchant la sécurité et la livraison de produits essentiels.

— M. Enrico Celio est élu président de la Confédération suisse pour 1948. D'abord journaliste, il fut élu député au Grand Conseil, entra au Conseil d'Etat en 1932, géra les départements de l'Instruction publique puis de la Police et, en 1940, prit la tête de celui des Communications.

M. Ernest Nobs accède, pour 1948, à la vice-présidence du Conseil fédéral.

— En Bulgarie, la Grande Assemblée nationale approuve la composition du nouveau gouvernement, dont la liste lui a été présentée par le président Dimitrov. Sur 23 membres, il comprend 14 communistes, contre 10 dans le précédent ministère ; 5 agrariens, 2 socialistes et 2 membres du parti Zveno.

— La Tchécoslovaquie signe avec l'U. R. S. S. un important accord commercial. Le montant des fournitures soviétiques à la Tchécoslovaquie dépassera 14 milliards de francs, pour 1948, et celles de la Tchécoslovaquie à l'U. R. S. S. dépasseront 12 milliards de francs.

VENDREDI 12. — M. René Mayer reçoit les suggestions de la C. F. T. C., de la C. G. T. et du patronat, en vue de régler le problème de l'équilibre des salaires et des prix. La C. F. T. C. demande que les questions économiques soient réglées dans leur ensemble, mais la C. G. T. maintient l'échelle mobile au premier rang de ses revendications et réclame un minimum vital fixé à 10 800 francs. Le patronat s'en remet aux initiatives du gouvernement.

— L'amiral Decoux est mis en liberté provisoire.

— L'autorail Clermont-Ferrand-Montluçon tamponne un train de messageries à Pontmort et prend feu. On compte 14 morts et une vingtaine de blessés.

— M. Paul Claudel est nommé directeur et M. Mondor chancelier de l'Académie française.

A L'ÉTRANGER. — *A Rome*, devant l'échec de la grève générale, les communistes lancent l'ordre de reprise du travail.

— *A Londres*, M. Molotov renouvelle, en termes agressifs, la demande de 10 milliards de réparations.

— Le gouvernement français répond à la note soviétique du 9 décembre (voir 9 décembre).

Une vingtaine de Russes, appartenant à la mission de rapatriement et qui avaient refusé de quitter la France avec MM. Filatov et Sorokine, sont reconduits à la frontière. Le gouvernement soviétique proteste contre les expulsions.

Le colonel Marquié est suspendu de ses fonctions.

— On apprend de *Washington* que M. John Lewis et le Syndicat des mineurs ont rompu avec la Fédération américaine du travail.

SAMEDI 13. — L'Assemblée nationale approuve le rejet par le gouvernement de la note soviétique du 9 décembre.

— L'amiral Abrial, ancien chef d'état-major général de la marine du gouvernement de Vichy, condamné aux travaux forcés par la Haute Cour, bénéficiant d'une remise de peine, est mis en liberté conditionnelle.

— Une quarantaine de détenus s'évadent de la prison de droit commun de Baugé.

— Le gouvernement de l'U. R. S. S. fait parvenir au gouvernement français une nouvelle note protestant contre « l'arrestation » de citoyens soviétiques résidant en France. Le gouvernement français répond qu'il ne s'est pas agi d'arrestation, mais de « l'expulsion » de personnes qui auraient dû regagner l'U. R. S. S. le 9 décembre, avec la mission de M. Filatov.

DIMANCHE 14. — Le Parti communiste organise à Mâcon une conférence régionale paysanne, au cours de laquelle M. Thorez prononce un important discours. C'est le début d'une campagne d'agitation dans les milieux agricoles.

A L'ÉTRANGER. — Au 90e jour de la ratification des traités avec les satellites de l'Axe, les armées américaine et britannique évacuent l'Italie. A cette occasion, le président Truman a fait hier une déclaration, pour dire que si l'*Italie* voyait sa liberté et son indépendance menacées, les *Etats-Unis* se tenaient, en tant que signataires du traité et membres des Nations Unies, obligés d'assurer sa sécurité. Cependant, M. de Gasperi élargit son ministère sur la gauche.

— Lord Baldwin s'éteint, à *Astley-Hall* (Angleterre), à l'âge de 80 ans. Entré seulement au Parlement en 1908, lord Baldwin, chef du parti conservateur, fut plusieurs fois ministre, puis, en 1923, chef du gouvernement, à la mort de Bonar Law. Ecarté du pouvoir en 1925, par le succès des travaillistes, il ne revint dans le Cabinet qu'en 1931. En 1935, de nouveau premier ministre, il régla en cette qualité le problème constitutionnel de l'abdication d'Edouard VIII. C'est aussi à cette époque que, inquiet de la politique hitlérienne, il déclara « Notre frontière est sur le Rhin ». En 1937, il s retira de la vie politique et fut anobli par le roi

LUNDI 15. — Le gouvernement publie le bila pour l'année 1948, qui se traduit par un déficit d 370 milliards pour le seul premier semestre e 740 milliards pour toute l'année.

— L'Assemblée consultative sarroise, élue l 5 octobre dernier, achève l'examen des convention avec la France. L'ensemble de ces accords est adop à l'unanimité, moins la voix du député commu niste. La Constitution sarroise entre ainsi e vigueur, et M. Johannès Hoffmann est élu prési dent du Conseil par 47 voix et 2 abstentions.

A L'ÉTRANGER. — La Conférence de *Londre* s'ajourne *sine die*, sur proposition de M. Marshal et avec l'approbation des trois autres ministre des Affaires étrangères.

— Un décret pris par le Conseil des ministre de l'Union soviétique et le Comité central du Part communiste, et signé par Staline et Jdanov, réform le rouble et supprime le rationnement, à partir d mardi 16 décembre. Les billets en circulation seron échangés au taux de 10 roubles anciens pour u nouveau. Cependant, pour les billets possédés pa les kolkhoses, les coopératives et les organisme d'Etat, le tarif sera de 5 anciens roubles pou 4 nouveaux.

— Le Sénat, puis la Chambre des représentant américains adoptent, pour l'aide intérimaire, l chiffre définitif de 597 millions de dollars, établ le 13 décembre par une Commission mixte.

18 janv. 1948. — N° 1008. — Nouvelle série : N° 95

Ce numéro contient :

Le numéro 1007 a été tiré à 15 200 exemplaires.

Imprimerie « Maison de la Bonne Presse », 5, rue Bayard, Paris-8e. *Le directeur :* R. BERTEAUX.